CUT
Paris
Salon.

LE NU AU SALON

par

ARMAND SILVESTRE



4[me] VOLUME

Paris

E. BERNARD & C[ie], IMP.-EDIT.

1890


5,25.–

LE NU

au

SALON DE 1890

Paris. — Imp. E. Bernard & Cie, 71, rue La Condamine



par

ARMAND SILVESTRE

4e volume de la collection



PARIS
E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE
53ter, QUAI DES GRds-AUGUSTINS

IMPRIMERIE
71, RUE LA CONDAMINE 71

1890

TABLE DES MATIÈRES

PEINTURE

SCULPTURE

A CHARLES TOCHÉ

Je suis à l'âge, mon cher Toché, ou les amitiés ne se nouent plus à la diable, comme les tiges folles des liserons et les gourmands des vignes, sous la seule chaleur de ce beau soleil qui est la jeunesse.

Le temps vient ou il faut une réelle parenté des cœurs et des esprits pour que les mains se cherchent et se pressent.

C'est parce que tel fut le lien qui nous rapprocha l'un de l'autre, bien longtemps après les camaraderies faciles du collège, que je vous dédie ce livre, dans le seul but d'y affirmer ma tendresse pleine d'admiration pour votre talent et d'y communier, avec vous, dans l'adoration des mythes paiens dont nous sommes, les derniers peut-être, mais les inguérissables fervents.

Armand Silvestre

Avril 1890







HIERLÉ

A la Source

Il me plaît, dans un temps dont le souci de la modernité est le caractéristique, de défendre les peintres et les sculpteurs qui, à l'inverse du conseil d'André Chénier, continuent à faire des œuvres nouvelles sur des sujets antiques. Antiques, entendons-nous! Mythologiques, non pas. C'est une prétention ridicule que de vouloir nous intéresser à une fable certainement démodée, et c'est une au-

tre outrecuidance que de vouloir innover dans le symbolisme ancien et toucher, en les transformant, à des mythes que leur âge devrait rendre sacrés. Mais ramener l'homme dans un décor qui est de tous les temps et à un costume qui a survécu à toutes les modes me paraît une chose incontestable tout à fait.

L'homme, cela n'est peut être pas infiniment utile. Mais la Femme c'est nécessaire absolument. Il demeure incontesté, en effet, je crois, que la nudité féminine, celle dont Villon a si bien dit :

Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souef et prétieulx.

Et Victor Hugo, plus tard, dans un vers sublime :

Chair de la Femme, argile idéale, o merveille!

est le plus admirable thème pour les deux arts les plus essentiellement plastiques. Or ceux qui ont voulu le moderniser, à toute force, dans le sens étroit du mot, en ont été réduits à nous montrer seulement des dames livrées aux soins intimes de leur toilette, puisqu'il est convenu (convention plaisante, convenez-en !) que c'est seulement pour ces délicates fonctions que la Femme contemporaine retire ses vêtements. Cela pourra donner une idée fameuse de la vertu de notre siècle, mais je me plais encore à croire, pour l'honneur des amants contemporains, que c'est une parfaite exagération. Il n'en est pas moins vrai qu'au Salon de l'an passé, il y avait une vingtaine de de-

moiselles en train de se débarbouiller dans tous les sens. Eh bien ! prétexte à nu pour prétexte à nu, j'aime encore mieux le retour au décor champêtre des idylles que cette débauche d'hygiène.

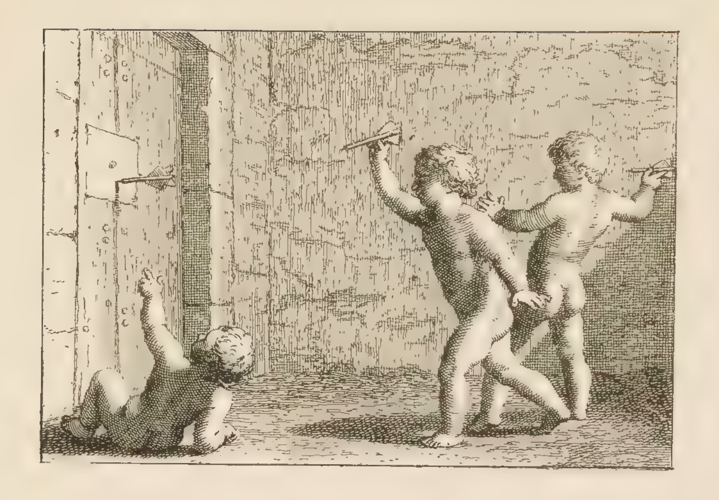
Et puis, est-ce qu'il y a vraiment lieu de moderniser la nudité ? Dieu merci, la Femme vraiment belle, de notre temps et de notre race, est demeurée fidèle au type que la statuaire antique nous a conservé dans la pureté marmoréenne de ses modèles. Les caprices cruels de la mode n'y ont rien fait, ni le supplice du corset emprisonnant la taille dans une armure, ni les chaussures trop étroites au talon trop haut mutilant les lignes augustes du pied, ni tous les raffinements de coquetterie, dont la chair révoltée et la forme invincible ont eu raison, rendant encore à notre admiration passionnée, les hanches robustes d'où le tronc jaillit comme une fleur d'une amphore, les jambes pareilles à deux fleuves de lait s'effilant aux chevilles, tous ces signes sacrés, ces beaux stigmates du sang grec et latin, qui furent l'ennoblissement de l'Amour.

Et le paysage où le peintre nous montre les deux amants assis sur l'herbe, sous les grands ombrages, les pieds dans le sable de la source, n'est-il donc pas pareil à ceux où Théocrite et Virgile promenaient leurs bergers amoureux? Comme la beauté de la Femme, la Nature est demeurée immuable et voyez-vous là encore quelque chose qu'il y ait vraiment lieu de moderniser, dont il faille renouveler l'impression pour la vie contemporaine ?

Et le sujet lui-même, mis sous nos yeux, n'est-il pas de tous les temps ?

De tous les temps, les cœurs épris d'une ferveur sincère n'ont-ils pas cherché la solitude pour s'entendre mieux battre mutuellement ? De tous temps ceux qui conservent la même jeunesse fleurie, n'ont-ils pas fui les villes bruyantes et les parents importuns pour quelque coin de bois connus d'eux seuls ou peut être, riche déjà d'un souvenir, ils s'étaient donné le premier baiser ? Que cela se passe à Meudon ou à Syracuse, au bord de la Seine ou près de la mer de Sicile, c'est toujours également vécu, vivant, poétique et digne d'être montré.

Plus de Jupiter, plus d'Apollon, plus de Vénus, soit ! Je suis pour qu'on abandonne l'Olympe à son glorieux repos. Le dieu Pan est le seul pour qui je garde malgré moi quelque tendresse et je ne suis pas sûr de n'avoir jamais rencontré de faunes dans les bois. Mais j'y ai certainement rencontré des amoureux, comme ceux-ci, qui buvaient au même verre, croyant boire le même baiser. J'ai souvent regretté, pour les femmes surtout, qu'elles fussent vêtues ridiculement et je ne puis que savoir gré à l'artiste, qui, d'après des modèles vivants et parfaitement modernes, nous les montre dépouillées de cet accoutrement ridicule que peut justifier seule, la rigueur de nos saisons.



MERWART

Fleur de Printemps

Une Ophélie riante : voilà ce que me représente cette belle jeune fille aux cheveux dénoués qui descend, vers le mensonge des eaux, y cueillir les fleurs à peine ouvertes. Une Ophélie païenne, non pas mystique encore, mais à qui je veux chanter pourtant les vers qu'elle évoque, en ma mémoire, par un de ces contrastes où se complaît volontiers la pensée qu'obsède un souvenir.

I

Ecartant de son front les pleurs vivantes des saules,
La vierge au cœur brisé descend vers le flot clair.
Pour la dernière fois les caresses de l'air,
D'un long baiser d'adieux, effleurent ses épaules
Si vous voulez savoir comme il est près des cieux
Le désespoir sacré qu'ils ont nommé folie,
Sous le flot refermé, dans l'air silencieux
Ecoutez la chanson lointaine d'Ophélie :

II

Est-ce avoir perdu la raison
Que cueillir, près des sources creuses,
Les fleurs dont le subtil poison
Endort les peines amoureuses ;
Que respirer, en leurs parfums,
L'âme de ses bonheurs défunts,
Mêlée aux souffles de la brise ;
Et, comme le soir les oiseaux,
Chercher un nid dans les roseaux
Pour cacher le cœur qui se brise ?

Est-ce avoir perdu la raison
Que fuir le monde pour le rêve ;
Que suivre jusqu'à l'horizon
Le soleil couchant sur la grève ;
Qu'oublier le laid et le mal
Pour s'envoler vers l'idéal

Sur les ailes de la pensée ;
Que chercher le calme des flots
Pour y rafraîchir ses sanglots
Comme la colombe blessée ?

Est-ce avoir perdu la raison
Que chercher par-delà la vie,
Une immortelle floraison
Dont l'âme, enfin, soit assouvie ;
Que demander même au trépas
Les lys qui ne se fanent pas,
De l'amour éternel emblème ?
N'est-ce pas quitter sa prison,
N'est-ce pas avoir de raison
De vouloir mourir quand on aime !

III

Vous qui voulez savoir comme il est près des cieux
Le désespoir sacré qu'ils ont nommé folie,
Sous le flot refermé, dans l'air silencieux,
Ecoutez la chanson lointaine d'Ophélie.

Oui, jeune fille, qui, sous les amandiers en fleurs, dans l'ingénuité de ta nudité triomphante, sous les caresses des feuillages et la chanson des oiseaux, descends vers le ruisseau qui l'attire, rappelles-toi la chanson d'Ophélie et prends garde de reprendre, un jour, un amour brisé au cœur, ce même chemin où les mêmes nénuphars te regarderont de leurs yeux insensibles.









CHATEIGNON

Un Connaisseur sérieux

Gnoti séauton nous dit la sagesse grecque, en nous engageant à nous bien connaître nous-mêmes. Les hommes d'aujourd'hui usent, il est vrai, fort peu de ce précepte. Vous étonnerez un avocat en lui apprenant qu'il est bavard, un homme politique en lui révèlant qu'il ment, un mauvais littérateur en lui disant qu'il ennuie. L'homme

contemporain est un vrai héros de naïveté... à ce point de vue du moins.

Mais la Femme pratique, elle, le *gnôti séauton* depuis l'origine du monde.

Outre qu'elle sait fort bien qu'elle est coquette toujours et perfide quelquefois, elle n'ignore aucun des charmes extérieurs dont le destin l'a revêtue. Tout ce qui est charmant, en elle, et fait pour charmer, elle en possède par cœur le moindre détail. De là l'art exquis avec lequel elle le fait valoir. A la façon dont une femme marche, vous pouvez deviner ce qui est bien en elle. Relève-t-elle un peu plus qu'il ne convient le bas de sa jupe, c'est qu'elle a le pied mignon, aristocratiquement cambré, une fine cheville, voire la naissance du mollet harmonieuse. Tient-elle sa poitrine en avant, c'est qu'elle a, pour y défendre sa pudeur, des fortifications naturelles solides et menaçantes. Une certaine inflexion des reins et une certaine souplesse volontaire indiquent un beau rebondissement des chairs là où Vénus Calipyge aimait être adorée.

La toilette n'est, au fond, chez la Femme, que le soin de mettre en valeur ce qu'elle a de mieux. La coiffure produit à ce point de vue, des miracles.

C'est donc un connaisseur sérieux que le modèle qui, devant sa propre image encore dressée sur le chevalet du peintre, s'y contemple comme dans un miroir, et fort indifférent d'ailleurs aux saveurs de l'exécution, se contente

de suivre, un à un, sur les contours et dans les reliefs, les agréments qu'il sait posséder et dont il n'entend pas être frustré.

Il ne paraît pas, cette fois-ci, que l'épreuve soit désagréable à celle qui la fait.

Car elle se sourit avec quelque complaisance, comme autrefois Narcisse dans l'eau mortelle de la source où de grandes fleurs blanches s'éplorent encore aujourd'hui, dans les rosées matinales, sur son souvenir.

Elle a relevé les bras au-dessus de sa lourde chevelure pour monter jusqu'à eux la neige vivante des épaules, comme un oiseau frileux s'enfouit, en hiver, dans la plume de ses propres ailes. Le torse légèrement renversé en arrière, elle ne perd rien du beau développpement des flancs au dessous de la gorge imperceptiblement relevée, ni des rondeurs exquises du ventre s'ambrant de tons délicats à la naissance des cuisses, ni du dessin noble et bien rempli de celles-ci. Si quelque mélancolie boudeuse passe au fond de son regard, c'est le regret qu'on n'ait pu montrer que cela d'elle, qaand elle avait tant d'autres choses charmantes encore à révéler.

Non ! Sérieusement, — car ne croyez pas que ce soit une futile personne, — elle pense que la sculpture est un art supérieur à la peinture, en ce que la ronde bosse permet de tourner autour de l'œuvre et de la considérer sous tous ses aspects. Qui oserait dire que la Vénus de Vienne présente

un plus beau spectacle, vue de face que de dos ? Voyez un peu l'injustice de ces demi reproductions sur la toile ! Elle pourrait très bien avoir une verrue en bas des reins que personne n'en saurait rien. Alors à quoi bon ne pas l'avoir et à quoi sert-il d'être parfaite ? C'est qu'elle ne l'a pas ! Elle en est sûre ! Elle n'a rien du tout à redouter d'une indiscrètion de ce côté !

Rassurez-vous, Mademoiselle.

Nous ne croyons pas un traitre mot de la théorie de Lavater, mais nous savons à merveille que la beauté de la femme suit les fatalités d'une logique particulièrement élevée et inflexible. A ce qu'elle laisse voir d'elle, un délicat devine ce qu'elle ne laisse pas voir et l'admire de confiance, avec les yeux de la Foi. Vous avez d'ailleurs la ressource de vous faire peindre l'année prochaine, dans la même pose mais sous un autre point de vue. Je vous donne rendez-vous au Salon de 1891, avec une confiance respectueuse et même quelque impatience, si vous voulez bien le permettre à votre humble serviteur.





STEPHEN JACOB

Après le bain

Au bord de l'eau qui rêve et sous le ciel qui dort,
A l'urne des forêts buvant l'ombre épanchée,
Les naïades en chœur, troupe aux mortels cachée,
Tordent au vent léger leur chevelure d'or.

A les voir l'eau sourit et le ciel se recueille,
Sentant d'un jour nouveau s'emplir leur double azur
Dans les yeux doux et clairs des filles au front pur.
L'enchantement des bois sur leur tête s'effeuille.

Le paysage est doux, voluptueux, aimant,
Et d'adorations timides les effleure.
La Nature est plus tendre aux lieux ou l'onde pleure,
Où descend le regard ami du firmament....

Ainsi chantai-je autrefois, devant les naïades d'Henner et, par une évocation légitimée par la parenté des sujets, ces vers depuis longtemps oubliés me reviennent-ils à la mémoire. Il me semble, d'ailleurs, que l'artiste ait fort habilement mêlé dans celui-ci, le souvenir de la vie antique aux choses de la modernité. Elles sont, Dieu merci! nos contemporaines, ces deux jeunes filles charmantes dont l'une renoue la chevelure de l'autre au-dessus de la nuque encore toute nacrée par les derniers frissons de l'eau. Nous les rencontrerons au bal, l'hiver qui va venir et les vacances finies, rougissantes pour être un peu décolletées, avec des maladresses exquises de réelle pudeur. Que seraitce, bon Dieu, si elles savaient que nous les avons surprises dans l'abandon de leur bain matinal, sous les premières clartés de l'aurore, quand le vol du martin-pêcheur semblait rayer seul, d'émeraude, les brouillards légèrement teintés de rose et d'opale. Oui, mademoiselle qui resserrez votre peignoir sur vos cuisses, en l'agrafant d'un bouquet de fleurs champêtres au-dessus du genou. Mais ne craignez rien des indiscrétions du poète qui erre sous les feuillées et que son caprice a conduit dans les hautes herbes de l'île où vous vous ébattez, moderne Nausicaa.

Celles-là, dis-je, sont bien de notre monde et de notre temps, et je me les imagine déjà dans la splendeur des

toilettes hibernales, emportées par la valse qui tourbillonne tandis que se lamente l'archet. Mais, par une illusion, sans doute, par l'action d'un rêve encore flottant sous mes tempes, celle-ci qui est demeurée dans l'eau jusqu'à mi-corps, derrière un bouquet de roseaux, et cette autre qui, déjà sortie de la rivière et presque vêtue à nouveau, se penche dans le gazon pour y cueillir des marguerites, des boutons d'or, des anémones sauvages et des crocus, sont plus étroitement sœurs des antiques naïades, et c'est le passé attendri qui vient curieusement contempler le présent, à travers les transparences verdoyantes du feuillage, bientôt convaincu que la femme est restée admirablement belle à travers les temps, et qu'on peut dire aujourd'hui encore de ces naïades nouvelles comme de celles d'autrefois :

Sur l'herbe tiède encor du baiser de l'Aurore,
Leur chair vient chastement rayonner à son tour,
Et, son éclat venant après l'éclat du jour,
Illumine les bois, l'air et le flot sonore.

Et tout à coup, soufflant dans les roseaux tremblants,
A travers les taillis, sur l'onde qui s'enchante,
Du dieu Pan rajeuni l'âme s'éveille et chante
L'immortelle beauté des femmes aux cous blancs !

C'est que la beauté de la femme, dans sa nudité triomphante, est comme un trait d'union entre les âges, reliant les admirations du présent aux cultes du passé, seule immuable dans le grand mouvement de toutes les choses,

seule consolante, parmi les débris des cieux écroulés. Jeunes filles qui, vous croyant seules sous le regard indifférent de l'aurore, vous révêlez ainsi dans la sincérité des charmes virginaux de votre jeunesse, vous ne savez pas quelle charité vous faites au poète perdu qui, de loin vous contemple avec des piétés dans l'âme et à qui votre belle image sans voiles rend l'illusion des Paradis autrefois entrevus!




Stephen Jacobs





ALBERT FOURIÉ

Printemps

Vraiment c'est au chant de Lucrèce que le pinceau a écrit sur cette page d'une saveur presque farouche et d'une sauvage volupté. Il ne s'agit pas en effet, du Printemps tranquille qui fleurit, comme une neige rose, aux cimes des amandiers, galamment habillé de verdure tendre, comme un muguet, et que regardent passer, à travers une larme de rosée, les petits yeux étonnés des violettes. Ce n'est

pas le zéphyr caressant, dont tremblent seulement les feuilles naissantes, qui a dénoué cette couronne vivante de chairs fouettées par l'inexorable désir. Non, c'est le souffle ardent qui passe au rut des bêtes et fait brâmer les cerfs avec des colères jalouses sous le front. On dirait presque des faunes et des bacchantes que le sang des vendanges a grisés, comme dans le *Silène* de Roll. Mais non ! C'est des vagues parfums dont le renouveau emplit l'air que sont saouls ces possédés d'une admirable folie. C'est l'ardeur des sèves qui leur monte au cerveau, en même temps qu'elles fait éclater les bourgeons et déchire les écorces. C'est l'âme de Pan qui passe dans tous ces corps secoués de convulsions voluptueuses, l'âme de Pan qui ne veut pas que les races meurent. Dans cette furie est l'éternel secret des générations.

Et, dans l'inconscience de leur course à travers les grands bois qui les piquent au talon et les fouettent au visage, sous la morsure des épines qu'ils ne sentent pas, à travers la fraîcheur des hautes herbes qui les inonde, ils vont, ils vont au but sacré pour lequel leurs bras se cherchent, leurs jambes s'enlacent, leurs yeux s'humectent et leurs lèvres ont soif de baisers.

Ceux-là ne sont pas pour les idylles ni pour les oaristis, où le chant alterné des flutes se mêle au murmure du ruisseau reflétant deux images embrassées. Ce ne sont pas des bergers Virgiliens qui se consolent de la patrie absente en admirant la clémence d'Auguste, comme Cinna. Théocrite

dans les fureurs de la Magicienne, aurait plutôt parlé pour eux. En eux est un peu de l'âme tragique des ménades déchirant sous les thyses le corps d'Orphée, quand le poète s'écriait :

C'est ta mort que j'envie, o doux fils de Linus,
Quand les vierges de Thrace aux crinières d'archange,
Sous leurs pieds bondissant, comme aux fêtes du Gange
Vendange épouvantable, écrasaient tes flancs nus.

Lorsque foulant ton cœur, leurs beaux pieds éperdus
Buvaient, sur ta poitrine, une rosée étrange;
Et, qu'aux chansons des cuivres — effroyable vendange!
Ta noble chair volait sous les thyrses ardus.

Le regret te vint-il des chastes promenades
Où la lyre éveillait l'échos silencieux ?
A quoi bon de tes chants heurter les cieux maussades ?

Mieux vaut jeter son âme aux désirs furieux,
Tendre sa gorge nue aux ongles des Ménades
Et faire de son corps la pâture des Dieux!

Il y a bien un peu de désespoir dans la joie furieuse de ces affolés qui s'écrasent dans les gazons à travers les fleurs meurtries. La grande fraternité de l'Amour et de la Mort s'affirme, une fois de plus, dans cet élan désordonné des âmes, vers l'infini des caresses qui font vivre, mais qui tuent aussi. Eux aussi suivent une loi fatale, subissent une destinée, concourrent à d'obscurs projets, à de surhumaines fantaisies, destinés à être élevés jusqu'aux cieux,

puis broyés au fond des abymes, n'ayant rien à regretter d'ailleurs s'ils ont aimé !

Et tout ce qui vit sous le même empire mystérieux les regarde passer avec une compassion pleine de mélancolie, les grands arbres dont ils mutilent les tronc et qui leur pardonnent, les eaux dont ils effarouchent le cours et qui cependant pleurent sur leurs joies trop tôt passées. Car le printemps n'est, pour le cœur comme pour la Nature, qu'une saison rapide, celle dont il faut épuiser les joies trop courtes bien vite, comme on vide une coupe d'un trait pour s'en assurer l'ivresse !





LÉON COMERRE

Bain de L'Alhambra

Dans la vaste salle aux parois multicolores dont la tiédeur des buées avive les luisants, sous le dôme de pierre qui cache le ciel et que soutiennent des piliers lisses aux chapiteaux historiés, dans une atmosphère de parfums où s'endort la pensée et où le rêve s'éveille, un à un, elle a dépouillé ses vêtements, et, d'un geste nonchalant soulevant les plis d'une chemise de gaz, elle est debout devant le

bassin de marbre où sa propre image semble l'attendre, dans le frisson voluptueux de l'eau.

Avec une paresse infinie, elle semble retarder ce baiser dont toute sa chair sera enveloppée, depuis ses talons aux roses de nacre dont les babouches sont tombées, jusqu'à sa chevelure noire dont elle n'a pas même daigné retrousser les lourds anneaux sur sa nuque aux reflets d'ambre. C'est que, par avance, elle savoure cette caresse insensible qui sera la plus pure volupté de sa vie de captive. Dans la grande vasque allongée qui va lui être comme un délicieux cercueil, un cercueil ou vivante, elle goûtera un ineffable repos, l'eau, sans cesse renouvelée, qu'un robinet pleure lentement et qui s'écoule à mesure par une fissure voulue, est comme un fleuve lent dont elle ne suivra pas le cours, mais qui lui apportera toutes les impressions de ses rêves invisibles.

Cette chanson de source s'écoulant emplit son oreille d'une indiscible et charmante mélancolie, et, dans cette onde qui ne fera que passer sur elle, elle croira revoir le ciel lointain, les montagnes bleues, les verdures frémissantes qui s'y sont mises tour à tour. Et c'est toute son enfance, sous l'azur et le soleil, avant les servitudes de l'Amour, que ses yeux fermés reverront dans un mirage, dont son oreille charmée écoutera la chanson. Rien de la vie lui a-t-il valu depuis ces heures heureuses et le baiser du premier amant qui fut comme le signal de leur fuite ?

Oui, tout s'animera tout à l'heure autour d'elle, de ce paysage de pierre sans horizons et sans fleurs. Dans cette superbe tombe qui fait penser par la splendeur, aux sépultures des Pharaons, le souvenir viendra lui rendre une âme ailée que son vol emportera bien loin au pays des étoiles. Plus loin que le bien-être dont ses sens vont être noyés, elle se sentira pénétrée par un charme mystérieux, par une pensée obscure. La mer lointaine dont les sables ont oublié la trace de ses pas, le ciel immense où ses yeux cherchaient la forme capricieuse des nuées, les forêts profondes dont le mystère lui avait révélé l'amour, tout cela tiendra, pour elle, tout à l'heure, dans ce murmure et dans ce frisson de l'eau. Un papillon blanc du jardin natal passe déjà dans l'azur attendri de ses yeux. Car tout n'est pas matière dans sa beauté subitement allanguie.

La négresse impassible qui, accroupie sur ses talons de bronze, l'épaule appuyée à une colonne, soutient de ses mains lâches la robe brodée d'or que la baigneuse vient de dépouiller, et qui la regarde avec une curiosité sans envie, la négresse qui, le front perdu dans un foulard éclatant, l'oreille traversée de leux larges anneaux et un bracelet d'or au biceps, se détourne, indifférente vers cette belle statue immobile, n'est pas hantée de ces mystiques fantaisies. Tout est bestial dans ses yeux au velours sans pensée, dans ses lèvres lippues qui font peur au baiser, dans ses attirances de fauve dont on croit respirer l'odeur. Elle n'est pas jalouse de cette splendeur supérieure à la sienne. La caresse

du mâle robuste qui ne leur fait pas défaut lui est comme un gage d'égalité entre sa maîtresse et elle-même. Au fond se trouve-t-elle peut être plus heureuse et peut être a-t-elle raison. Si vague qu'il soit, le mal de l'infini est toujours une torture en même temps qu'une source de délices. Ils ne font que mesurer la marche cruelle du temps ceux qui revivent les heures passées et c'est se rapprocher de la mort que se souvenir.

Hâte-toi cependant baigneuse! Qui sait si l'eau qui sanglotte te dira toujours la même chanson ? Descends dans ton rêve avant qu'il s'envole. L'eau n'est pas seule impatiente et l'amant d'aujourd'hui t'attend qui n'a pas les mêmes tendresses timides que l'amoureux d'autrefois, celui qui t'implorait avec de craintives tendresses. Rien n'est plus à toi de ces belles chairs tant souhaitées, ni le sourire de ta bouche ni le regard de tes yeux ! Descends dans l'onde purifiante qui te rend un instant à toi-même, à tes ingénuités perdues, au jardin de grands lys où tu courais, enfant — au parterre de roses où tu rêvais, jeune fille ; à tout ce qui te semblait la vie et qui n'en était que le mensonge divin.







AVIAT

Révélation

Vous rappelez-vous, Mademoiselle, cette chanson que Massenet mît si délicieusement en musique, dans son *Poème d'avril*, et qui est certainement sur votre piano :

Sur la source elle se pencha ;
La source doubla son image,
Et ce fut un charmant mirage
Qu'un peu de vent effaroucha.

Non, Mademoiselle, il n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni même possible que vous ayiez attendu le joli objet de toilette que caressent vos doigts mignons et fuselés, pour trouver un premier plaisir à regarder votre propre image et un plaisir plus grand à penser que d'autres y trouveraient une satisfaction. Comme toutes les femmes, comme votre aïeule Vénus elle-même dont la première Psyché fut la mer, si peu que vous ressembliez, petite mondaine que vous êtes, à Amaryllis ou à Glycère, c'est dans le miroir complaisant des eaux qui vous nimbaient de feuillage ou de ciel que vous avez savouré d'abord cette félicité de vous sentir belle aujourd'hui et adorée demain.

Comme la chanson dont je vous disais le refrain tout à l'heure, rappelez-vous le joli ruisseau qui coulait dans le parc de monsieur votre père, au temps des vacances que vous passiez à la campagne pour votre chère santé. Il y courait déjà des filons d'or tombés des feuillages d'automne et qui se mêlaient aux reflets de votre belle chevelure pâle d'enfant, toute dénouée sur vos épaules. Et votre petite bouche semblait une fraise tombée dans cette coupe légèrement frémissante comme si c'était du champagne qui y eût coulé. Vos grands yeux faisaient aussi l'effet de deux myosotis fleurissant dans le lit de cresson et de mousse de cette jolie petite rivière dont vous n'avez pas oublié le murmure. Et, dans l'auréole de votre grand chapeau de paille vous vous étiez apparue déjà comme une petite sainte

Vierge autour de laquelle flottaient des vapeurs ondulantes d'encens.

L'hiver suivant, je vous ai surprise, au bord du bassin des Tuileries où messieurs vos frères Jean et Totor faisaient courir de petits bateaux à voiles dont ils suivaient les naufrages avec une bruyante anxiété. Vous vous intéressiez fort peu, pour votre part, à ces infortunes de petits marins en bois debout à des poupes violemment secouées. Vous regardiez à vos pieds, à vos petits pieds et, plus haut que la silhouette tirrebouchonnée de vos jambes délicieusement frêles de fillettes, ne portant pas encore de longues robes, vous suiviez avec intérêt le mirage de votre face dont le mouvement de l'eau faisait sourire la bouche et clignotter malicieusement les yeux. Plaisir bien innocent, mademoiselle, mais qui ne vous en faisait pas moins oublier votre cerceau le long de la margelle de pierre de ce large puits et votre ballon sur le sable qui craquait sous vos pas tendus en avant. Et de petits garçons aussi se penchaient, pour vous regarder, dont le visage, également reflété, faisait au vôtre de petites grimaces affectueuses. Faut-il l'avouer? moi-même je vous regardais, en me disant qu'un jour vous seriez redoutable et belle.

Ce jour est venu, mademoiselle. Ce n'est plus seulement une petite curieuse qui se regarde dans votre bijou de glace, mais une guerrière qui essaye son armure et se prépare aux victoires à venir. C'est contre les cœurs — contre les nôtres, s'il vous plaît — que se tend l'arc de ve-

lours pourpre de vos jolies lèvres, que s'aiguisent les flèches de vos yeux, que se revêt d'une impassibilité voulue, et comme d'une cuirasse, le marbre vivant de votre front. N'avez-vous pas arrondi en casque l'or épais de votre chevelure autrefois flottante comme les fleurs mélancoliques des saules ? Et cette main que vous ramenez sur la fermeté savoureuse de votre gorge n'est-elle pas pour défendre votre propre poitrine des blessures qu'elle pourrait recevoir dans le combat ?

Ne soyez pas cruelle plus qu'il ne faut, mignonne, et ne vous enfermez pas dans cette armure, que vous y demeuriez invulnérable, sans connaître qu'il est délicieux de souffrir et, qu'en amour, la défaite est plus douce que le triomphe. Soyez clémente à qui vous aimera avec des ferveurs sincères, et, quand vous serez bien sûre de l'invincibilité de vos charmes, jetez là ce vain objet de coquetterie, pour retourner au bord des sources et des eaux tranquilles des jardins, au bras du bien-aimé, sous les feuillages carressants et dans la solitude des ombres. Si vous êtes sincère aussi dans votre tendresse, un jour, par un mirage bienfaisant, quand quelques fils d'argent se mêleront déjà aux fils d'or de vos cheveux, vous vous reverrez comme lorsque vous étiez petite fille, auréolée d'azur et de feuillage, avec la jeunesse éternelle de l'âme dans le regard attendri de vos yeux !



LENOIR

Sirène

Sous le ciel qu'emplit une chevauchée de nuages, sur son lit de roc que verdit, par places, le velours luisant des lichens, où scintille la nacre rosée des coquillages, devant le flot encore ouvert au-dessus d'elle, comme un drap voluptueux qui se soulève, mêlant les ondes obscures de ses cheveux au frisson mouvant de la vague amortie du repos, souriante, une main ramenée sur sa gorge, là où serait si

douce la caresse du baiser, elle tient l'autre main appuyée à la joue, tout près de l'oreille, comme si elle attendait l'appel d'une voix lointaine et bien aimée.

Une grande lassitude, mais douce cependant, est dans son corps que le flot a roulé longtemps sans doute, l'enveloppant de sa rude et sourde étreinte. Le nonchalant repos ne lui est cependant pas venu et le sommeil n'a pas fermé ses paupières lassées. Un grand éclat est, au contraire, dans ses yeux grands ouverts où l'inassouvissement du désir met comme des pointes de flèches aigues. Tout ce qu'il y a de femme en elle, — et elle est femme tout entière par la beauté,— se révolte contre cette solitude où la laisse l'Amour. Tout réclame un autre amant que l'élément mystérieux qui la berce dans ses bras d'écume. Ce n'est pas un sourire seulement qui entr'ouvre ses belles lèvres rosées, mais bien une chanson que le vent apporte au loin sur l'aile frémissante des alcyons, inconscients messagers des tendresses de son âme.

Malheur à qui écoutera cette voix charmeresse et sera attiré vers celle qui l'attend ainsi, un rêve de volupté infini sous le front ! Il paiera cher les rapides délices d'une caresse mortelle et sentira son dernier souffle s'enfuir dans son premier baiser.

Pourquoi les anciens se seraient-ils donné seuls, la peine d'inventer des fables ? Notre imagination serait-elle moins féconde aujourd'hui à inventer des mythes ingé-

nieux et à envelopper de poésie symbolique les êtres et les choses?

La mythologie nous a mal conté l'histoire de la naissance des Sirènes et je veux vous en dire le secret, tel qu'une science mystérieuse et instinctive me l'a révélé.

Quand sous l'aile d'or du soleil, comme un œuf immense, le monde conçut les germes qui le devaient remplir d'une innombrable vie, à l'heure de l'éclosion qui les fit jaillir de son enveloppe ouverte, sous la multiplicité des formes, Vénus ne fut pas la seule image vivante de la beauté qui s'élança des flots, sous le sourire attendri du ciel d'azur. D'autres sœurs avaient été, comme elles, enfermées, dans cette prison tiède et tumultueuse des mers qui ne s'était ouverte que pour elle seule; des sœurs ayant, sous la mamelle, le même cœur plein de frémissements. Celles là qui les connurent par la délivrance sublime, demeurèrent dans leur berceau mouvant, toutes pleines de révolte et d'inutiles désirs.

Et celles là furent les Sirènes.— Les Sirènes immortelles que nos yeux ne voient plus sous le rideau fermé des ondes bleues, mais qui l'agitent encore de leurs mains ensevelies vivantes et avides d'étreintes.

Le spectacle du monde à son aurore, tout diapré des premières floraisons semblant ne s'épanouir que pour elle, dans un air où les parfums flottaient comme l'âme d'encensoirs allumés devant d'invisibles autels, sous la musi-

que des choses où se mêlait le murmure des sources aux chants d'oiseaux, tout cet enchantement de la vie à son réveil mirent à l'âme de Vénus, une douceur fraternelle et la firent quelquefois la sœur de l'homme, en même temps que son immortelle amante. Une pitié lui vint de cette communion avec toutes les tendresses épanouies en même temps que les fleurs. Ainsi les amours terrestres furent mêlées de joies immenses en même temps que des douleurs rapidement consolées. Les idylles sortirent des gazons émaillés de crocus et d'hyacinthes et l'on connut des époux qui n'avaient, comme Philémont et Beaucis, que partage de lentes ivresses.

Mais les sœurs de Vénus, les Sirènes toujours captives de l'Océan terrible, n'ayant connu que l'horreur des abymes et la chanson menaçante des vagues se brisant aux écueils, sont aussi les impitoyables amantes affamées d'un amour cruel, les redoutables maîtresses qui n'attendent une proie que pour l'étouffer dans leur suaire, impuissantes à puiser, sur d'autres lèvres, une vie dont l'effroyable désir leur mord le cœur.









MUNKACSY

Plafond

Ce n'est pas un sujet dénué d'intérêt artistique que l'emploi décoratif du plafond. On lui doit, en effet, des chefs-d'œuvre, comme celui de la galerie d'Apollon, dans notre Louvre. Le moment serait d'ailleurs mal venu de le nier quand un artiste, tout plein des plus nobles traditions italiennes, Charles Toché, est en train d'acclimater en France les belles traditions du Tiepolo. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut une éducation particulière de l'œil

pour suivre les raccourcis des formes ainsi placées beaucoup plus haut que notre ligne ordinaire d'horizon. Nous n'avons coutume de considérer ni nos contemporains ni les paysages dans cette attitude de gens étendus sur le dos où l'on voit, comme l'on dit, l'envers des feuilles. Cette posture n'est pas de bonne tenue, dans les endroits où il y a des dames surtout.

L'art du plafond est une rupture ouverte avec ce préjugé de bonne compagnie. Il le faut admirer couché, ou sentir bientôt son admiration vaincue par la douleur d'un torticolis. Aussi le verrez-vous généralement peu apprécié des foules. Le regard de l'homme n'a coutume de s'élever que pour interroger la fuite des nuages ou le regard éploré des étoiles, et l'*Os sublime dedit* du poème latin ne fut conçu que pour cette occupation de pasteur chaldéen.

J'en conclurais volontiers que la première condition plastique à chercher ici est une impression du ciel ; et tous les maîtres l'ont compris ainsi, Delacroix comme Tiepolo. On a justement dit que la fresque, ou ce qui la remplace aujourd'hui, à l'exactitude du procédé près, devait être nécessairement dans une gamme claire, sa destination étant d'ouvrir, pour ainsi parler, de larges fenêtres, dans la monotonie de la pierre, sur les horizons et les choses de la nature.

Voyez plutôt cette admirable légende de sainte Geneviève, au Panthéon, qui semble une évocation même du paysage, et met si haut la gloire de notre Puvis de

Chavannes. C'est un trou dans la lumière, tandis que les décorations qui l'entourent ou qui lui font face, œuvres cependant d'artistes distingués, sont un trou dans l'ombre, aggravant encore la mélancolie et l'impression de malaise de tout monument semblant hermétiquement clos. Car toutes les grandes enceintes, fermées de tous côtés par le granit, ne sont, au demeurant, que des tombes, comme les fameuses nécropoles des antiques Pharaons. Elles rendent impérieux le désir de la vie du dehors, de je ne sais quelle délivrance, dans l'air et dans la Nature. C'est cette impression de fraîcheur et de liberté que la fresque doit apporter, avant tout, dans ces ombres. Elle manque à son rôle, si habilement qu'elle soit traitée, quand elle cherche ou quand elle donne autre chose.

Ceci doit être bien plus vrai encore d'un plafond que d'une décoration à hauteur d'œil qui peut, du moins, donner, sans fatigue, au moins l'impression d'un tableau accroché à un mur dans de bonnes conditions. Mais il serait ridicule pour tout le monde d'avoir été percher une toile de maître dans les combles lointains. Le plafond est donc condamné à donner une illusion, une illusion de ciel, la seule logique. Il doit avoir pour personnages des figures ailées, être traversé par des vols d'oiseaux et de draperies que le vent emporte. L'exécution en doit être aérienne, essentiellement vibrante, volontairement vague, comme on voit les choses dans l'atmosphère. Malgré tout leur talent, ceux qui, à la suite de Ingres, n'y ont rien sacrifié de leur précision voulue, et n'ont fait aucune concession dans

le sens de la liberté de l'exécution ont méconnu une loi primordiale.

Il y a des préoccupations de nature à poursuivre, même dans les conventions les plus abracadabrantes, et je considère l'art du plafond comme du nombre de celles-ci. On y peut montrer d'ailleurs avec intérêt, comme dans celui-ci, des visages qui se penchent à des balcons pour nous regarder. C'est même une des seules attitudes qui puissent donner un peu de vérité dans l'ensemble du spectacle. Je n'ai pas à faire l'éloge de l'extrême maëstria de l'auteur de ce morceau dont le sentiment décoratif inspire bien d'ailleurs, aux chercheurs de quintescence comme moi, quelques réserves. Ce n'est pas de ma faute si je trouve quelquefois une saveur à la maladresse en art, et un charme obscur à l'ignorance. Je demande à être plutôt ému qu'étonné; mais c'est là fantaisie de poète plutôt que la théorie de critique et il n'en faut pas tenir grand compte.

J'ai dit qu'un plafond devait donner, avant tout, et par destination, une impression du ciel.

Celui-ci réalise par un certain point ce programme.

Car, en vérité, ce serait pour moi le paradis, et je n'en souhaite pas d'autre, qu'un séjour comme celui qu'il nous montre, où tous les hommes porteraient des habits corrects et pittoresques, tandis que les femmes, rigoureusement nues, ne cacheraient rien à nos regards de leurs belles formes voluptueuses, et, parmi les fleurs et la musique, feraient chanter, sur nos lèvres, l'hymne immortel du baiser.



PINTA

Sainte Marthe

Je ne t'eusse peut-être pas conçue ainsi, sœur de Lazare et de Marie. Mais une très grande pitié ne me vient pas moins, pour toi, de cette image. Car tu sembles consoler, avec de très douces paroles, l'affligée qui blottit sa tête repentie sous la chaste caresse de ton bras replié. Quelque faute qu'elle ait commise, tu as raison de lui pardonner, puisqu'elle est belle et que pour la femme,

être belle est être innocente, comme pour l'homme, c'est être innocent qu'être malheureux. Laisse-moi croire encore, pour n'en louer que davantage, ton indulgence, qu'elle a pêché par amour. Et qu'eut-elle fait autrement des charmes qu'elle nous découvre ? Car tu n'imites pas, ô sainte vénérée, le ridicule exemple de Saint Martin, et je te sais un nouveau gré de ne pas enfouir pudiquement, sous les brocards de ta robe somptueuse, cette nudité exquise contre laquelle ne prévaut pas la splendeur de tes propres ajustements.

Ne t'en déplaise, en effet, ô bienheureuse qui as oublié les antiques coquetteries, cette belle chevelure dénouée sur les épaules est plus radieuse encore que le nimbe d'or dont tu nous apparais auréolée, et les broderies de ton manteau sombre ouvert ne sont pas pour nous distraire des belles chairs que rose le sang de la jeunesse et de la santé, les formes augustes que le Destin a modelées pour la saveur des caresses et l'allanguissement divin des voluptés.

Il n'en fallait pas moins que cette preuve de charité intelligente pour me reconcilier avec toi, ô Sainte Marthe, sœur de Lazare et de Marie.

L'histoire merveilleuse qu'on m'a contée autrefois, en Provence, touchant ton dernier miracle ne m'avait inspiré qu'une médiocre estime pour ton caractère.

Il paraît que dans ces temps lointains — mais on men-

tait déjà à Tarascon, sans doute, comme d'ailleurs à Toulouse — un monstre ravageait la contrée, une façon de dragon couvert d'écailles, venu de je ne sais quelle mer et qui dévorait, tous les ans, un nombre considérable de petits Tartarins. Voyez comment on travestit les choses ! Ce légendaire et monstrueux personnage était, sans doute, un grand ami de la Vérité qui s'indignait à chaque blague imaginée là-bas et qui en punissait l'auteur, ce qui menaçait, en effet, de dépeupler rapidement la contrée.

Les pauvres blagueurs s'adressèrent à Sainte Marthe dont l'esprit persuasif avait éclaté quand elle décida le Christ à ressusciter son frère, au risque de se faire remarquer, ce qui est toujours dangereux chez un peuple jaloux comme le peuple juif. Sainte Marthe ayant revêtu ses plus beaux vêtements, avec les mêmes peut-être dont nous la voyons encore parée, s'en fut dans le bois où le dragon digérait au soleil, après sa consommation quotidienne d'imposteurs. Or tel est le pouvoir de la beauté même sur les êtres les plus indélicats que le dragon, ayant entr'ouvert son œil glauque et fait claquer ses dents gourmandes à son approche, fit soudain une petite grimace ressemblant fort à un sourire. Et galamment, avec des tendresses exquises dans le regard, se mit-il en devoir de cueillir des fleurs champêtres, comme un simple berger, pour les effeuiller aux pieds de la belle inconnue. Sainte Marthe accepta son hommage, en tout bien tout honneur s'entend, et quand la bête squameuse, vaincue par le dé-

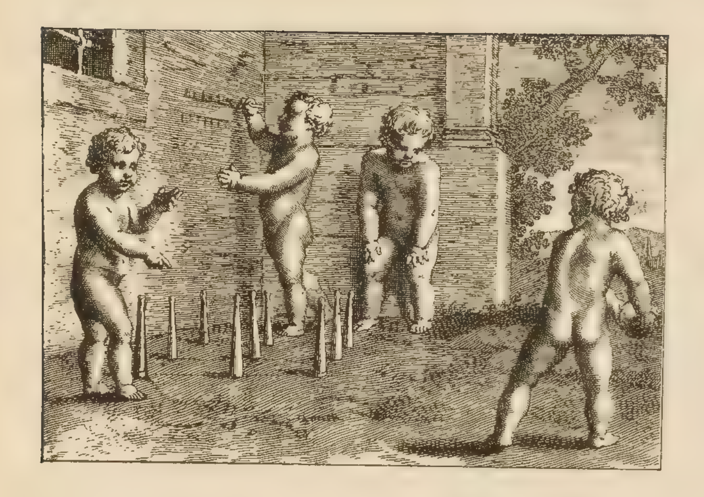
sir, se roula devant elle, humiliée et vaincue, traîtreusement elle l'enlaça avec des guirlandes, puis, la traînant derrière elle comme un innocent mouton, la livra aux Tartarins qui l'assommèrent à grands coups d'épieu. On montre encore aujourd'hui sa carcasse dans les fêtes publiques, on la promène à travers les farandoles ; et c'est tout simplement cette fameuse Tarasque que nous avons suivie, nous-même, à Paris, dans les fêtes du Soleil.

Cet acte, renouvelé de Dalila, la perfide maîtresse de Samson, et de Judith, la cruelle amante d'Holopherne, — méfions-nous des juives, décidément, dans les relations sociales — me paraissait un des abus de confiance les mieux caractérisés dont l'histoire du crime donne les exemples. Que la femme demeure sans pitié pour celui, quelqu'il soit, que lui livre le pouvoir de sa propre beauté et la fatalité impérieuse de l'Amour, c'est ce que je trouve absolument odieux !

Mais il est entendu, Madame Marthe, que j'oublierai cette méchante action de votre part et la mésaventure imméritée de cette pauvre tarasque, pour l'attention délicate que vous avez de ne nous pas cacher, chez une autre, ce que vous nous volez de vos propres charmes.


H. PINTA


P. MOUSSET.



MOUSSET

La Toilette

Un coin d'intérieur où les miroirs ne se doivent pas ennuyer.

Ce n'est jamais sans mélancolie que je songe aux spectacles dont jouissent certains sujets réputés insensibles et que les femmes refusent cruellement à nos yeux.

Presque autant que d'être Dieu, j'ai rêvé souvent d'être

table ou cuvette. Et alors l'hémistiche d'André Chénier me revenait à la mémoire : Ah ! que de biens perdus !

Je ne suis pas un fervent des doctrines magnétiques et des petites pratiques par lesquelles on évoque lès esprits. Je ne comprendrai jamais comment Voltaire perd tout son esprit et Hugo tout son génie, sitôt qu'on les interroge en posant les mains sur un guéridon. Il m'est triste de penser que l'autre monde n'est peuplé que de fichues bêtes. C'est bien assez de celui-ci.

Non, jamais je n'ai pu me laisser convaincre par les expériences auxquelles des amis m'ont cependant associé quelquefois, m'invitant à causer avec des ombres chères que je crois bien plus volontiers présentes quand des larmes involontaires me montent aux yeux.

Mais je regrette sincèrement que cette faculté des âmes de voyager dans mes meubles, de rendre sensibles l'acajou et le palissandre ne me soit pas suffisamment démontrée.

Ce n'est pas dans une table à jeu que je viendrais traîner mes guêtres posthumes pour m'y faire interpeller par un tas d'indifférents. Cet interview après décès, comme les photographies, n'a rien qui me tente. N'ayant jamais aimé à conter mes petites affaires à mes contemporains, il est peu probable que le goût des potins me vienne en même temps que celui du pain me sera passé. Être bavard, même après sa mort, me paraît convenir uniquement aux avocats et aux hommes politiques. J'entends demeurer exclusivement poète lyrique dans l'éternité

où je me promets un plaisir infini du commerce muet des étoiles. Errer, en plein ciel, avec les constellations, se pendre à la queue des nuages comme à celle de chevaux indomptés, souffler avec la tempête ou chanter des hosannas avec les anges me paraît le seul destin avouable d'un trépassé qui se respecte. Il faut avoir autant d'horreur du plein air que Bouguereau lui-même pour s'aller enfermer encore dans des appartements de petits bourgeois qui prennent du mauvais thé en interrogeant les mânes. Je n'aime pas déjà les endroits qui sentent le renfermé.

Mais comme j'espère, même avoir dépouillé ma forme mortelle au vestiaire de l'infini, comme il est expressément recommandé par les gardiens des cannes et des parapluies de là-haut, — comme, dis-je, même après cette concession au règlement administratif des Moulins Rouges paradisiaques, j'espère ne pas devenir ennemi d'une douce gaîté, je prendrais, je l'avoue, un plaisir extrême, sinon fort congru, à venir faire des tours dans les meubles de toilette des dames qui me mettraient certainement à la porte si je leur demandais de me laisser jouir, de mon vivant, des mêmes prérogatives.

J'apporterais, du reste, une extrême fantaisie dans ces transformations et dont les plus ingénieux des trucs contemporains au théâtre ne donnent encore qu'une bien faible idée. Comme tout dans la femme vraiment belle — et vous pensez bien que je fuirais comme la peste les lavabos des laiderons ! — est d'une fréquentation exquise pour un

délicat, je serais tour à tour le bassin où l'eau sanglotte un dernier baiser, la serviette qui essuie sur la nacre rose des pieds ses dernières larmes, le siège ou s'appesantissent de tièdes et savoureuses rondeurs, l'écrin vers lequel se tend cette main blanche aux doigt fuselés, ce peigne qui mord à pleine chevelure infiniment plus discret que tous ces morts vulgaires, toute cette petite gent d'outre-tombe qui vient bavarder dans les guéridons des petits rentiers, jaloux de mes impressions délicieuses, je les garderais pour moi seul. Jamais le craquement de mon bois ne provoquerait même l'idée d'une inconvenance. Je serais le mieux élevé des crapauds et des petites armoires horizontales dont les porcelaines intérieures ont la forme ambitieuse d'une mandoline. Je me contenterais d'observer dans le silence, d'être foulé sans pitié comme une chose inerte.

Tous mes espoirs de métempsychose et d'immortalité se confinent dans ce rêve que j'ai fait toutes les fois qu'une belle dame dont un simple regard m'était déjà une immortelle joie, me chassait affectueusement de ses appartements secrets pour procéder à une débauche de propreté dont je ne sentais pas personnellement le besoin. Que diable ! Vénus ne fit pas tant de façons, Madame, quand elle sortit de son premier bain,

Et féconda le monde en tordant ses cheveux

sous le rire clair du soleil et dans l'émerveillement des choses.



DELHUMEAU

Namouna

Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime ?
Est-ce des taffetas ou du papier gommé ?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé ?
Non — ce qu'on aime, en vous, Madame, c'est vous-même.
La parure est une arme, et le bonheur suprême
Après avoir vaincu est d'avoir désarmé.

Ces vers sont de NAMOUNA et j'ai toujours pensé qu'ils seraient le meilleur épigraphe à ces rapides fantaisies où le nu, chez la femme, est exalté. Ce n'est pas au moins,

qu'ils soient lyriques et fassent oublier celui-ci de Victor Hugo :

Chair de la femme ! Argile idéale ! ô merveille !

mais ils expriment une vérité naïve en apparence, mais que les travers particuliers à cet âge rendent bonne à rappeler. Car il est considérable, en ces temps de progrès, le nombre des imbéciles qui sont plutôt séduits par la toilette des femmes que par leur réelle et intérieure beauté — je n'entends pas, au moins, parler de leur âme, mais seulement de ce que cachent leurs vêtements. Le nombre des gens ayant un idéal plastique et délicat en cette auguste matière est fort restreint, ce qui explique le succès des guenons à la mode dont le carosse éclabousse de belles créatures pieds nus. C'est une des iniquités du sort qui m'ont le plus constamment révolté et j'aurais un plaisir extrême à précipiter de leur landau ces drôlesses parvenues pour y installer d'autres drôlesses — j'en conviens — mais dont le luxe serait mieux justifié et plus honorable, pour le goût de mes contemporains, bien entendu.

Au nombre des élues de cette revanche, sans cesse caressées par mon rêve, serait certainement cette aimable créature, accroupie sur ses talons, ne pêchant contre le programme que par un seul anneau d'or autour du bras gauche, ce qui est infiniment moins obstruant pour la vue que la moindre chemise, et qui, de ses deux mains ramenées le long de son front, maintient les ondes débordantes

de sa belle chevelure, dans une pose pleine à la fois de coquetterie instinctive et de sincère abandon.

Mais si elle est vraiment l'héroïne du joli conte de Hassan, je ne lui permettrai pas de dire :

Regardez, je suis blonde et je pourrais peut-être
Me vendre un peu plus cher avec de faux cheveux.
Mais je ne voudrais pas qu'on pût me reconnaître.
Peignez-moi les sourcils, le visage et les yeux.

Tout cela à aucun prix, Mademoiselle.

Car si j'ai horreur des mensonges des vêtements, je hais bien plus encore celui des fards et des teintures, lesquels n'ont jamais pu plaire qu'aux imbéciles déjà nommés. Il faut avoir des lois les plus respectables de la Nature, et de la logique la plus sacrée des choses, un mépris confinant au sacrilège pour ne pas s'être aperçu que telle teinte de cheveux est impliquée par telle tonalité de la chair et par telle nuance des yeux, et que de cette trinité de charmes, on ne dérange pas un seul Dieu sans troubler et anéantir le Mystère. Une blonde qui se teint en brune ou réciproquement, ne se doute pas quel coloriste vraiment savant, inouï, plus admirable que Delacroix lui-même, il lui faudrait pour que les roses de ses joues et les couleurs de ses prunelles fussent mises à l'unisson de cette nouveauté capillaire. Il y a là une gamme nécessaire, inexorable, en dehors de laquelle tout est cacophonie. Mais les soucieux d'esthétique ayant l'admiration consciente du Beau,

ceux qui cherchent, au-delà des délices faciles de l'amour, le culte dont il peut si bien ennoblir les âmes même en dehors de toute préoccupation psychologique, sont une rareté de plus en plus grande dans ce siècle de barbarie raffinée. Ces gens qui hurlent quand un impressionniste, ne faisant qu'exagérer une vibration très réelle, leur montre des arbres bleus ou jaunes et des eaux violettes, s'imaginent que le paysage féminin, — pour désigner ainsi l'ensemble des beautés naturelles de la femme, — se peut violenter et se prête à toutes les fantaisies des barbouilleurs en boutique! Ainsi le plus noble thème de la vie, dans la splendeur des formes et l'harmonie des couleurs, serait moins respectable que le premier coin de bois ou d'étang venu!

O Namouna, un peu de noir, un peu de rouge et de simples crépons, et je reprends tous les compliments que je vous adressais tout à l'heure, aussi bien que la place que je vous avais promise dans le landau glorieux d'où j'aurais précipité toutes les vieilles guenons de l'Allée des Acacias.









HENRI DELACROIX

Le Réveil

Comme la queue d'un immense paon qui ferait la roue, le rayonnement du Soleil, au-dessus de l'horizon, déjà se colore d'azur au ciel qu'il incendie, de rouge aux derniers frissons de l'Aurore, d'émeraude aux feuillages qu'il traverse et c'est comme des plumes éparpillées qui flottent sur l'eau en reflets changeants. Du bord de l'étang qu'elles frisent, les flèches d'argent des saulayes montent en faisceaux luisants et les joncs se dressent comme des piques,

tandis que, de l'onde opaque où l'image du ciel est rayée de longues traînées de lumière, émergent les yeux d'or des nénuphars qu'emplit une éternelle rêverie. Sous quelque ombre très profonde que n'atteignaient pas les obliques clartés de l'Orient, celle qui se réveille s'était endormie, sans doute, sous le poids des caresses qui prolongent le sommeil dans l'inconsciente douceur des souvenirs.

Longtemps après la chanson matinale de l'alouette montant vers la nue, du roitelet courant dans les branches, du coq réveillant les cimes joyeuses des clochers; longtemps après le sourire retrouvé des volubilis qu'avait fermés la nuit; longtemps après l'adieu des pasteurs au toit qu'ils ne reverront plus que le soir, les tiédeurs du jour l'ont arrachée à son rêve. La dernière, dans le chœur vibrant des êtres et des choses que le soleil rend à la vie, elle y rentre, comme à regrets, étendant ses bras paresseux et tendant ses paupières lourdes encore à la lumière pour l'y faire entrer avec le sentiment des réalités renaissantes.

Le long repos dans l'herbe fraîche a plutôt alangui que retrempé son beau corps qui s'étire et, seule dans la nature en fête, il semble que ce lui soit une mélancolie de revivre, tant étaient doux les songes qui l'avaient enveloppée de leur aile.

Il est si vrai que le paysage n'est qu'un décor splendide à la beauté de la femme que tout semble s'extasier autour

de cet idole subitement remonté sur son invisible autel. Jusqu'à ses pieds divins les fleurs sauvages tendent leurs encensoirs grands ouverts et les dômes de verdure s'arrondissent comme celui d'un temple dont les grands arbres debout seraient les piliers vivants. Écoutez l'hymne radieuse que les choses chantent autour d'elle! L'eau qui frémit au seul désir de refléter son image, le vent qui passe après avoir baisé ses cheveux, le feuillage qui s'incline au-dessus de sa tête comme pour y poser des palmes immortelles.

Et comme cet hommage vient mourir devant son indifférence pour ce qui n'est pas l'amour! Des fleurs, Elle ne reconnaît que celles qui ont été cueillies, pour Elle, par la main tremblante de l'amant dont elle porte encore, à ses flancs, l'étreinte, dans une délicieuse brûlure. Que lui fait l'arôme des lys et des iris depuis que le baiser a laissé sur sa bouche le seul parfum qui ne se puisse oublier! Son âme est demeurée tout entière dans le lit de hautes herbes où le soir l'avait couchée sous les caresses. Sa chair seule s'est redressée vers l'attente du soir à venir qui lui rapportera les mêmes délices. Ne lui parlez pas de la gloire du soleil montant les degrés d'azur clair du ciel où fuit le vol des astres. Son astre, à Elle, c'est la lune, la grande étoile aux longues clartés d'argent qui semblent elles mêmes des caresses, une lune clémente aux longs embrassements sous l'épaisseur rafraîchie des frondaisons silencieuses, ou que trouble, seule, la plainte du rossignol qui ne chante que pour l'Amour.

Heureux celui dont la pensée et le regret lui font cruelle l'universelle joie et qui, lui aussi, sans doute, maudit la lumière et le travail, désireux aussi de la nuit prochaine qui rapprochera leurs lèvres ! Pour lui ce beau corps révolté s'assouplira encore, se refermeront ces beaux bras blancs à qui pèse l'oisiveté des étreintes, s'attendriront ces yeux que blesse le soleil. Et, tous les deux, dans la même couche sauvage et fleurie où ils retrouveront leur double empreinte enlacée, reprenant le beau songe interrompu, rêveront d'une mort éternelle dont nulle aurore ne réveillerait plus les amants figés l'un à l'autre, ensevelis bientôt sous le même linceul de fleurs renaissantes dont le parfum serait celui de leur dernier baiser.





FRANC LAMY

Rêve d'Été

Celles-là, cœurs épris des longues confidences,
A travers les bosquets où jasent les ruisseaux,
Vont, épelant l'amour de craintives enfances,
Et creusent le bois mort de jeunes arbrisseaux.

C'est certainement par un effet de contraste et par une de ces contradictions naturelles au cours de la pensée, laquelle rebrousse volontiers chemin vers ses souvenirs, que ces vers de Baudelaire me chantent dans la mémoire

devant cet aimable tableau. Nous sommes cependant bien loin des *Femmes damnées*, de celles dont le poète a dit encore :

D'autres, comme des sœurs, errent, lentes et graves,
A travers les rochers pleins d'apparitions
Où Saint Antoine vit surgir, comme des laves,
Les seins nus et pourprés de ses tentations.

C'est certainement l'Amour, mais non pas l'Amour repenti de Delphine et d'Hippolyte qui a amené sous ces ombrages ces belles filles dans l'épanouissement radieux de la jeunesse. C'est l'espérance et non le remord qui les rapproche dans un décor peuplé, non pas de fantômes, mais de visions gracieuses faites de rayons de soleil prenant un corps aérien pour traverser la transparence des feuillages. Ne cherchons l'obscurité d'aucun mystère au sentiment qui les éloigne de la troupe des amants qui, sans doute, les cherche au loin, sous ces verdures. Je rêve, pour ces beaux corps souples et vibrants, dans leur nudité chaste, la pureté des nymphes chasseresses, comme celle des vierges qui croissent, comme les lis, parmi les fleurs farouches des gazons. Celles-ci ne semblent pas avoir cependant pris pour emblème la mystique fleur de Saaron, mais bien la païenne rose-trémière qui ouvre, autour de leurs chevelures dénouées, ses belles lèvres charnelles, comme pour en boire, dans l'air, le parfum.

Mais tous les mythes n'ont-ils pas une parenté qui les mêle ?

Je ne voudrais pas cependant effleurer d'une profanation la plus exquise des légendes évangéliques. Mais ce vol de colombes blanches, s'abattant parmi ces belles jeunes filles inviolées, me fait penser à des époux mystiques venus pour féconder, non par leurs entrailles d'où ne sortiront pas des dieux, mais leur pensée qu'ils empliront du rêve délicieux des caresses et de l'âme des baisers. Que ces pigeons soient amoureux de ces adorables créatures, n'en faites aucun doute. Moi qui crois volontiers aux métamorphoses j'imagine qu'ils sont mus par l'esprit d'amants anciens à qui le ciel permet cette renaissance sous cette forme charmante. Ceux-là étaient morts, sans doute, sans avoir épuisé le trésor sacré des tendresses. Le chaud soleil estival ayant délié leurs ailes à travers le marbre vermoulu des tombes, ils se sont échappés de leur nid mortuaire pour reprendre les chemins fleuris menant aux solitudes où les avaient abandonnées les cruelles maîtresses d'autrefois.

Celles-ci dorment, à leur tour, sous la terre fleurie, et peut-être est-ce leurs yeux repentants où la joie a mis des larmes qui les regardent, ces amoureux dédaigneux et fervents de leur jeunesse surannée. Le paysage est demeuré le même, avec le même frisson dans les mêmes verdures, la même eau limpide où descend l'image immuable du ciel, les mêmes lierres attestant les fidélités sans défaillance, les mêmes rameaux brisés symbolisant la fragilité des cœurs. Et ces femmes, elles-mêmes, étendues sur la caresse veloutée des gazons, sous leurs cheveux blonds

comme le miel ou sombres comme la nuit, sont pareilles aux amoureuses d'antan; — et les pauvres galants se doivent dire qu'ils ont été bien sots de mourir d'amour, puisque la pitié des Dieux fait revivre éternellement la beauté de la femme, comme le feuillage des chênes, la splendeur du jour et la musique des eaux pour la consolation des âmes et pour le renouveau des ivreses.

Et ces belles filles d'aujourd'hui, toutes empreintes de grâce moderne sous l'inviolabilité des types et bien de notre race, — bien qu'ayant eu leurs mères à Athènes ou à Rome, ces sœurs cadettes des nymphes d'antan que chantaient les antiques oaristis, sans reconnaître ces symboliques amants qui leur arrivent de l'infini de l'espace, se défendent mal de l'effleurement amoureux de leurs ailes, de la caresse de leurs plumes frissonnantes, du baiser dont leur bec sait chercher leurs bouches en fleurs. Ces colombes viennent de l'arche mystique des immortelles tendresses. Elles leur apportent non pas l'olivier qui clôt la terreur des déluges, mais le myrthe fleuri des païennes tendresses, la soif que le désir sacré met à la bouche, le charme des regards qui se mêlent dans un même rayonnement de l'âme, cette fièvre de l'amour que n'apaiserait pas plus la fraîcheur de ces ombrages et de cette onde qu'ils n'apaisent la ferveur ardente des étés qui brûlent, au dehors de cet oasis, les herbes et les hauts feuillages.









NÉMOZ

Au bord du Gouffre

Tous les deux, comment sont-ils venus là, comme deux alcyons qu'un même souffle de tempête abat sur un roc autour duquel mugit la mer? Quelle fatalité, leur brisant l'aile sans doute, l'aile qui emporte les âmes vers les délices infinies, les a jetés sur cette pierre aride dont la langue écumante du gouffre vient lécher les blessures et les déchirements? Pas une fleur sur ce lit effroyable où

les tord une passion sans merci. L'éternel tentateur est là qui, des mêmes anneaux mortels, va les envelopper l'un et l'autre, livrant leurs chairs au même supplice, et c'est dans l'enlacement d'un serpent mystérieux qu'ils vont choir ensemble, inertes, d'un seul bloc, dans l'abîme dont on lit déjà l'horreur dans leurs yeux.

Un souffle du Dante et de son enfer semble avoir passé dans cette composition étrange et d'une impression mystérieuse. Vous vous rappelez le torrent de flammes et d'eaux mêlées emportant Paolo et Francesca dans la foule des damnés qui ont mis leur désir plus haut que la vertu ? Un peu de l'effroi de ces pages immortelles est dans ce tableau. J'imagine qu'il peint le châtiment de l'adultère.

Car ceux-là s'aiment certainement, et d'un amour effroyable, que le même néant menace après la même torture. Voyez plutôt leurs bouches qui se cherchent pour se donner le dernier baiser, le baiser suprême de la Mort, et leurs yeux qui boivent le regard l'un de l'autre, comme pour se perdre plus sûrement dans le même rayon d'étoile, à travers cette horrible nuit. Leurs mains aussi, leurs mains coupables se nouent dans une étreinte désespérée et leurs chevelures se mêlent dans un même frisson, tandis que tous leurs corps se tendent vers une suprême caresse.

Faut-il les plaindre pour l'ombre qui va les enfermer pour jamais, pour le tombeau qui va les entr'ouvrir, béant

déjà, au seuil de leur chûte? Qui oserait dire qu'ils n'ont pas eu assez de bonheur pour qu'aucune expiation n'en puisse payer les ivresses? Quand une force invincible les a poussés l'un vers l'autre, qui des deux n'eut accepté, d'avance, toutes les peines à venir pour ce moment rapide où tient toute une éternité? Ils acquittent leur dette, envers le destin, sans doute, et voilà tout.

Cependant que la mer monte autour de leur dernière couche nuptiale, dans le grondement des vagues où ils vont descendre, chantent leurs souvenirs et la musique divine des baisers. Dans le rêve mortel qui déjà étreint leurs fronts, passent les félicités d'autrefois, et la chère mémoire des criminelles caresses. Rien ne les séparera, du moins, pour cette éternité qui les guette. Sera-t-elle le sommeil sans fin qui remplit de nos débris les choses inertes? Sera-ce le réveil vers de nouvelles destinées

Où peut-être un ange, entr'ouvrant les portes.
Viendra ranimer, ange radieux,
Les flambeaux éteints et les flammes mortes?

Qu'importe! Le même néant ou la même résurrection leur est assuré, puisque leurs doux souffles se confondront dans le dernier soupir.

Peut-être est-ce seulement la tentation que le peintre a voulu nous montrer?

Mais on la sent tellement irrésistible qu'il suffit de devancer l'heure pour arriver au dénouement fatal, inexorable. Ici s'affirme une fois encore cette puissance redoutable de l'Amour à laquelle les tragiques anciens faisaient l'honneur de ne pas lui opposer les tranquilles révoltes de l'honneur et de la vertu. Car il est pareil aux torrents dont rien ne peut arrêter la chute, par cela précisément que la source en est au ciel même, plus haut que l'inutile rempart des résistances humaines. Ainsi brise-t-il tout sur son passage, les lois, les cœurs, tout ce en quoi les timides voudraient vainement se réfugier comme dans un inviolable asile.

C'est ce qui fait sa grandeur, et c'est aussi le secret des inoubliables et incomparables voluptés qu'il comporte. C'est parce que, il tient en lui la Mort qu'il est le suprême arbitre de la Vie. Heureux ceux qui, s'y étant rencontrés dans leur route, en sortent par le même chemin, sans que ni leurs mains ni leurs lèvres ne se soient désunies !





DOUCET

Figure Nue

Je sais un véritable gré à M. Doucet de la crânerie avec laquelle il a abordé le sujet de la Femme moderne dans le déshabillé de ses charmes naturels. Il ne s'est pas cru obligé de nous mener pour cela dans une piscine. Car c'est une des hypocrisies d'un temps, qui en a beaucoup, de vouloir nous faire croire que ces dames ne se dévêtent jamais que pour changer de chemise ou prendre d'hygié-

niques ablutions. On en cite cependant qui quittent encore leurs habits pour donner quelques agréments aux galants qu'elles honorent de leur tendresse.

Je devine une bonne action de cette nature dans la nudité presque parfaite encore de cette belle créature écrasant de sa langueur la lassitude des coussins. S'agit-il maintenant d'une charité passée ou d'une charité à venir ? Je croirais volontiers cette personne aimable assez généreuse pour donner encore, après avoir donné déjà, et je vous avoue que l'heureux drôle à qui s'adressent ses aumônes me paraît particulièrement fortuné. Ce n'est pas un mince présent en effet, que celui de toutes ces grâces accumulées dans un délicieux nonchaloir, épaules dont les tiédeurs sacrées de la vie rosent le marbre, comme s'il y avait neigé des fleurs de pommiers, gorge dont la ferveur des baisers a respecté les fermetés virginales ; flancs dont une coulée d'ambre dore, en l'assouplissant, les chairs meurtries de caresses ; et ces hanches aux nobles saillies d'amphore, et ces cuisses pareilles à deux beaux fleuves de lait jaillissant du même bois aux sources mystérieuses, et ce que le divin Salomon a nommé dans le cantique des cantiques : *quod intrinsecus latet !*

Puis un souffle d'âme, très léger, palpitant sur cette splendeur, suffisant cependant pour que Pygmalion se puisse flatter d'avoir animé sa statue. Un sourire mystérieux sur les lèvres humides encore ; une rêverie obscure dans

les yeux dont le bleu s'est comme répandu au dehors. — Ainsi se devine l'azur dans la transparence nacrée des nuages; et une pensée peut-être même sous ce beau front qu'encasque une chevelure légèrement dérangée. Peut-être même des vers sur cette bouche entr'ouverte, ceux de Baudelaire, par exemple :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux
Et d'étranges fleurs, sur les étagères,
Ecloses, pour nous, sous des cieux nouveaux?

Rien de mystique d'ailleurs dans ce petit sacrifice aux immatérialités exquises de l'amour.

Au demeurant, se souvient-elle ou espère-t-elle ?

L'un et l'autre j'imagine. Au rebours de bien d'autres choses humaines, l'amour a cela pour lui que le souvenir y est le chemin de l'espérance. Il est comme le printemps dont les floraisons ne sont pas moins douces, pour avoir été prévues, et qui nous fait jouir par avance de tout ce qu'il promet, même avant de le tenir. Oh ! le frisson rose qui court aux premiers bourgeons des amandiers ! C'est déjà la joie des pommiers, des cerisiers, qui viendront ensuite.

L'Amour est le trésor qui ne s'épuise pas.

C'est même la raison que donnent les personnes naturellement infidèles pour prouver à ceux qu'elles trompent, qu'elles ne leur prennent rien du tout. Pur sophisme

d'ailleurs et dont je crois la gracieuse dame que je décris absolument incapable. Car il n'y a vraiment rien de la courtisane dans cet abandon de l'être et rien de déshonnête dans ce franc parti pris de volupté. Cette vaincue d'une fatalité bien douce est absolument dénuée de coquetterie. Innocence relative d'une part certainement, mais aussi sentiment très net d'une impeccable beauté. Car c'est toujours une humilité à la femme que les soins qu'elle prend pour nous plaire. Je suis absolument convaincu qu'Hélène ravit le cœur de Ménélas et celui de Paris sans s'être donné la moindre peine pour cela. Moi je tiens pour

La femme que revêt cette splendeur insigne,
Qui fait tout mon respect de sa seule beauté
Et pareille à Léda, montre sa nudité,
Fière à tromper un Dieu, blanche à tromper un cygne !

Que tu es sages, ô rêveuse dont le beau corps se moule dans la caresse parfumée des tissus, de n'avoir laissé un seul bijou ni à tes doigts ni à tes oreilles. Ce serait supposer que quelque chose put t'embellir encore, toi qui est la souveraine beauté !









PARROT

Flore et Zéphire

Sous les premiers pommiers en fleurs, Flore s'est assise, sur un coin du rocher où court le velours mouillé des mousses sauvages, et, le ciel très clair n'étant autour d'elle qu'une vapeur d'azur où passent d'enivrants parfums, fleur elle même, elle s'abandonne au souffle mystérieux qui la caresse, bercée par les frémissements d'invisibles ailes. Et ces beaux yeux perdus dans le vague ont la vision d'un

amant aérien qui vient, des profondeurs cœruléennes de l'espace, un baiser sur la bouche.

Et dans un bourdonnement très doux, comme celui des abeilles lointaines, elle entend cette chanson d'avril que des lèvres amoureuses murmurent tout près de son oreille nacrée de rose comme un coquillage :

Le pied blanc de l'Aube a laissé
Des poussières d'argent sur l'herbe,
Et mis un pleur vite effacé
Au cœur d'argent du lis superbe.
— O les beaux matins de Printemps
Où le soleil, dans les rosées,
Allume des fleurs irrisées
De feux légers et palpitants !

*
* *

Quand elle eut, sur mon cœur joyeux,
Mis son pied, vivante lumière,
Des larmes mouillèrent mes yeux
Et mon cœur s'en fut en poussière.
— O les beaux matins du Printemps
Où l'âme aux fleurs appareillée
Des baisers de l'aube mouillée
S'emplit de rayons éclatants !

Elle écoute, et, soudain, dans cet hymne de joie et d'espérance, une tristesse passe par quoi la vie lui est révélée, et l'inexorable avenir qui nous dit de hâter nos tendresses. Un souffle d'automne passe déjà dans les gaîtés du Printemps.

Le vent a séché sur les fleurs
Ce duvet brillant d'eau céleste ;
De celles qui causent nos pleurs,
A peine un souvenir nous reste !
— O les beaux matins de Printemps !
Pour la nature et pour la vie,
Votre douceur, trop tôt ravie,
Ne dure que bien peu d'instants !

Et moi, les voyant ainsi l'un près de l'autre, l'amoureuse immortellement fleurie et le chanteur qui redit la chanson lointaine des choses d'amour, je pense tout bas :

Sérénité des temps où j'aurais voulu vivre,
Calme des bois profonds dont le parfum m'enivre
Dans le souffle lointain des âges révolus !
Près des sources en pleurs vous ne revenez plus
Écouter la chanson tremblante des feuillées,
Vierges du rêve antique à nos voix reveillées,
Sœurs des dieux exilés que, courbés sous l'affront,
Le peintre et le poète à jamais pleureront !
Pour chasser de nos fronts la terreur de la lutte,
Revenez, revenez, ô joueuses de flûte,

Ramenant, sur vos pas, dans les bois redoutés,
La chaste vision de vos corps enchantés :
De vos cheveux profonds secouez la lumière
Qu'en un baiser de feu mit l'aurore première,
Et laissez lentement nos cœurs se consumer
Du mal d'avoir vécu trop tard pour vous aimer !





ALBERT EDOUARD

Odalisque

Encore un de ces sujets pour lesquels l'artiste semble avoir plaidé ce que j'appellerais volontiers les circonstances atténuantes du nu. Sujet fort à la mode d'ailleurs, il y a cinquante ans, avant que le naturalisme en ait détourné le courant au profit des dames modernes faisant leur toilette à côté d'une baignoire. M. Ingres a fait deux odalisques que la lithographie a popularisées et pour lesquelles Théophile Gautier a écrit des dithyrambes où il est dit

que ce sont les deux morceaux les plus parfaits que le peintre Chesneau leur reprochait, il est vrai, de ne rien représenter à l'esprit et d'être purement pour les sens. Eh ! eh ! cela est déjà bien quelque chose et je ne vois le besoin de métaphysique pour la contemplation de belles formes voluptueuses. Où diable le mysticisme va-t-il se nicher ? Il ne m'a jamais paru que les vierges de Raphaël fussent si purement séraphiques.

Delacroix aussi a fait son odalisque, un vrai chef-d'œuvre, par exemple, et dont Thoré a eu raison de dire que M. Ingres ne trouverait, lui-même, rien à reprendre au dessin du visage, merveilleusement modelé par le simple voisinage des tons. MM. Louis Boulanger, Court, Collin, Lepaulle, Hébert, Muller,. d'autres encore ont fait leur odalisque aussi, suivant leurs moyens, malheureusement pas dans la manière admirablement coloriste de Delacroix.

L'auteur de celle-ci aurait donc tort de croire qu'il arrive bon premier. Il n'a pas même inventé la joueuse de guitare, au visage brun, qui charme l'ennui de la beauté paresseuse. M. Ingres y avait pensé. Mais tout cela n'importe guère et je ne lui en veux que de n'avoir pas eu le courage d'appeler franchement son tableau : Femme nue. Je ne suis pas pacha, — je le regrette — mais enfin est-il possible que les pachas fassent passer une vie si ennuyeuse, à leurs maîtresses, que celles-ci n'aient que la res-

source de s'étirer comme des chattes au grattement des cordes sur le bois creux?

Vous n'êtes qu'une femme nue, Madame, une Parisienne de Montmartre, pour me faire plaisir, si vous le voulez. Et parbleu ! voilà de fort beaux titres de noblesse et tout à fait suffisants. Que vous ayiez été jugée digne du harem, peu m'importe! J'admire, sans réserves — et sans réserve aussi — les blancheurs laiteuses de votre corps où courent cependant les tièdeurs frémissantes de la vie, vos épaules au glorieux dessin que le mouvement de vos bras tendus en avant soulève jusqu'à votre nuque aux beaux reflets d'ambre clair, l'épanouissement de vos hanches qu'enveloppe trop tôt la pudeur d'une draperie inutile, comme une colline élevée dont les brouillards cachent les bases verdoyantes et fleuries; par dessus tout, le flot noir de votre chevelure épanchée qui est comme un ruisseau d'ambre autour de la nacre rose de votre oreille finement ourlée. Et cette large queue de paon, étalée en éventail et qui vous regarde avec tous ses yeux d'émeraude pâlie et de saphyr amorti, je veux que ce soit votre seul caprice, chère compatriote, qui l'ait jetée là, non pas un présent du maître imbécile qui vous tient captive, ni un souvenir mythologique de l'oiseau cher à Junon.

Ma joie serait complète si vous me permettiez de congédier votre musicienne ordinaire dont quelques odalisques du futur salon aura certainement besoin. M. Benjamin Constant, par exemple, fait une consommation

extrême de ces accessoires vivants. Il vous saura gré de lui céder celui-là. A la place vide je m'assiérais une lyre à la main, s'il vous fallait absolument ce que les pianistes appellent : un bouquet de mélodies. Mais vous me permettrez de ne pas pincer mon luth. Je prendrais un plaisir beaucoup plus vif à contempler, dans un religieux silence, tout ce que vous ne montrez pas et tout ce que je devine : l'orgueil de votre gorge ferme suivant le mouvement ascensionnel de vos épaules et menaçant le ciel de ses deux globes triomphants, votre ventre pareil à un lac tranquille dont un seul nénuphar fleurit la surface et que, trop tôt aussi, noie votre vêtement comme une matinale brise courant sur les eaux endormies ; et votre visage donc ! Votre visage qui me sourirait peut-être, avec des perles sous le velours des lèvres, éclairé par des yeux noirs sans doute, mais où courent de vagues étincelles, comme dans une nuit sans lune, le vol des étoiles.

Et comme, s'il est vrai qu'on chante ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on a raison de faire ce qu'il serait malséant de dire et même de chanter, vous me laisserez doucement me pencher vers vos splendeurs allanguies et respirer, avec de voluptueux respects, toutes ces fleurs dont la vue seule m'a ineffablement grisé.







GASTON BUSSIÈRE

La Gloire

O maître Puvis de Chavannes, que le ciel te pardonne la vision sublime du Bois sacré! A quoi bon réveiller, dans ton génie païen, l'image auguste des héros cheminant parmi les lauriers et le fantôme divin des Muses dispensatrices de l'immortalité! Notre siècle avait bien besoin de cette évocation surhumaine, notre siècle, qui rêve mieux que la gloire, et à qui moins que la gloire suffit. Ecoute

plutôt un des plus grands écrivains de cet âge proclamer la résignation à l'oubli. Le temps est passé, où se survivre à soi-même, était le plus beau et le plus fou tout ensemble des désirs.

Il ne semble pas cependant que ceux qui l'avaient conçu n'eussent obtenu quelque chose de cette postérité qu'il convient de mépriser aujourd'hui. Il n'est pas indifférent de s'appeler Homère et, plus près de nous, la résurrection de notre Ronsard montre que les poètes ont la vie dure, même après l'épreuve du tombeau. Qu'il soit assurément plus simple de s'enfermer dans le cycle des années à vivre, sans laisser rien rayonner au dehors dans l'espoir insensé de devenir une étoile que les hommes regarderont demain, quand nous-mêmes seront descendus dans la nuit, cela n'est douteux pour personne. Les premiers chrétiens pensaient que ceux-là seulement ressusciteraient qui avaient travaillé pour le saint nom du Seigneur. Ainsi revivront seulement, nous en sommes convaincus, ceux qui en auront eu le souci.

Si l'on cherche ceux des poètes qui vivent encore, après les siècles écoulés, on trouvera que ce sont ceux qui ont parlé des trois seules choses éternelles dans l'humanité : la Nature, l'Amour et la Mort. On en peut, je crois, conclure que le fait d'avoir enfermé dans une formule parfaite des impressions communes à tous les hommes est le secret de leur immortalité.

Mais qui donc oserait dire que ce champ est épuisé aujourd'hui, et qu'il n'y reste rien à glaner, dans l'infinité des spectacles que donnent les choses, des tortures que la passion comporte, des terreurs et des espérances qui nous viennent du tombeau? Les résignés à l'oubli me semblent fermer une porte sacrilège sur ce paradis de l'Art dont la seule chimère consolait ceux qui s'en croyaient les élus. De quel droit viennent-ils nous dire : Assez de Phidias! assez de Virgile! assez d'Homère! Ceux-là ont victorieusement traversé le Léthé. En ont-ils donc doublé les gouffres derrière eux?

J'imagine que tant que l'humanité vivra par la pensée — et, après, peu importe qu'elle meure! — ce besoin de l'au-delà, même dans la vie, tourmentera bien d'autres encore. A ce cri du néant répondra l'écho du Bois sacré où nos yeux ont récemment encore vu les tranquilles porteurs de lyre promener parmi les nymphes attendries et cueillant pour eux des fleurs.

Je ne te raillerai donc pas, jeune homme que l'artiste nous montre, le baiser de la mort aux lèvres, couché dans la rigidité du trépas, sur l'herbe désolée, la main détendue sur son luth muet pour toujours. Si celle qui soutient pieusement ta tête échevelée, et, de l'autre main, apaise dans ta poitrine douloureuse, le dernier battement de ton cœur, celle qui te regarde avec des yeux pleins d'une tendresse nâvrée, fut ta maîtresse ici-bas, je te blâmerai de l'avoir trop tôt quittée pour quelque vision d'en haut. Car

c'est un rêve vivant que la beauté de la femme et qui peut contenter les plus difficiles, aucune imagination ne pouvant dépasser la splendeur de ce que nous voyons en Elle. Si c'est pour l'amante mystérieuse, debout dans la blancheur virginale de ses voiles et qui, le long de l'eau profonde, semble t'attendre une couronne entre les doigts, que tu as fui celle qui te pleures, tu as eu grand tort. Car celle-là aussi pouvait te donner l'immortalité sans te voler d'une caresse. De tous les sujets immortels, dont je parlais tout à l'heure, la Femme est assurément le plus complet. Elle est le chef-d'œuvre de la Nature, elle est la reine de l'Amour, elle est le chemin fleuri de la Mort. Qui saurait dire si le plus pur de la gloire de Raphaël ne tient pas dans la Fornarino ? Le génie des poètes fut toujours dans le culte éperdu de la Femme, et c'est à elle qu'ils doivent tout.

L'ombre au mystérieux sourire qui te contemple, ô chanteur étendu dans les hautes herbes, où les fleurs te regardent avec des yeux étonnés, te consolera-t-elle des baisers perdus ? je l'ignore. Mais ceux-ci étaient aussi la route du ciel.





LA LYRE

Les Sirènes

C'ÉTAIT un matin, au bord de cette mer Pyrénéenne qui fait penser à celle de Syracuse et dont Biarritz, aux maisons blanches, et Saint-Jean-de-Luz, aux toits rouges, sont comme les éclatants joyaux; un matin du commencement de septembre, quand le soleil, comme engourdi déjà de paresse par le premier frisson avant-coureur de l'automne, semble s'attarder à l'horizon; un matin très calme dont les brises salées laissaient encore au front, le pollen du dernier

rêve, caressantes et n'en secouant pas au vent l'impression mystique et mystérieuse qu'y avait mise le baiser de l'ombre.

Et je marchais lentement, avec une volupté sauvage de solitude et de silence humain, dans le sable mouillé où le reflux poussait, de plus en plus loin, ses longues palmes allongées d'argent clair, entendant, sans y rien chercher de distinct, cette musique lente et pénétrante des vagues se chevauchant à peine les unes les autres, en arrivant au rivage. J'emportais comme toujours en ce temps-là, un amour au cœur et j'aimais ce paysage infini où l'oubli de la terre est comme celui des distances et qui rapproche les âmes comme la contemplation du ciel. Celle-là qui faisait ma mélancolie m'avait été le dédain de toutes les créatures et d'Elle j'avais pu dire :

> Sur tes lèvres en fleurs j'ai bu l'oubli des roses
> Et, dans tes yeux ardents, le mépris des soleils !

Ma douleur n'était pas de celles que console la banale tendresse des passantes et m'avait laissé, tout entière, la fierté de souffrir. Et, sur cette plage où couraient encore les brumes, comme les voiles de bateaux fantastiques, je me sentais inexorablement mais très doucement désolé dans les joies universelles du réveil.

Tout à coup, pas bien loin de ce joli tableau de Fontarabie encore endormi et que Victor Hugo a immortalisé

d'un seul vers, mes yeux s'arrêtèrent sur un coin de rochers faisant saillie dans la mer, une saillie violemment déchiquetée, presque tragique comme une épave. Le vent s'était levé un peu d'avantage et je vis un lourd paquet d'eau se ruer rythmiquement vers cet écueil pour s'y briser. Pourquoi en suivis-je ainsi la course ?

Mais l'aube avait déjà fini d'éparpiller, aux confins du ciel, ses plumes de cygne, et l'aurore qui la suit, l'aurore aux ailes caressées de rose tendre comme celle des ibis, prenait son vol à son tour, du même nid de chaleur et de lumière. Une pourpre très pâle, comme un voile ensanglanté du sang des anges, flotta sur les choses lointaines et étendit ses longs reflets sur les flots, tandis qu'un grand rayonnement, comme un éparpillement innombrable de flèches dans l'espace, montait, dans l'atmosphère, en éventail.

Et la vague pesante que mon regard avait suivie, se déchirant au récif en mille autres vagues, il me sembla voir des corps de femmes se dessiner dans cet écrasement tumultueux. Très distinctement des chevelures d'or sortaient des écumes et inondaient les épaules luisantes, descendant jusqu'aux croupes rosées. Leurs corps jeunes et charmants étaient mêlés comme dans les théories qu'évoqua la version paradisiaque du Dante et les caresses dont elles s'enveloppaient mutuellement faisaient penser aux rives de Lesbos. Le mouvement de la mer s'accentuant encore, la vision se renouvela à chaque nouvelle invasion des flots mo ntants, toutes ces formes s'assouplissent en de

nouveaux enlacements avec les mêmes tons de chair virginale et de crinières fauves. A chaque choc plus lentement éparpillé, elles devenaient plus nombreuses et leurs beaux bras blancs se tendaient plus haut vers le ciel, comme pour y arrêter le vol des dernières étoiles.

Je pris machinalement entre mes doigts un coquillage un peu lourd que la mer avait roulé jusqu'à mes pieds et, comme les enfants, j'en portais la nacre luisante et intérieurement volutée à mon oreille.

Alors, comme si mon rêve se fut renoué dans mon cerveau, comme un écheveau dont on raccommode les fils brisés, j'entendis une chanson charmeresse, un appel plein de tentations amoureuses, un bruit de baisers qui faisait monter des baisers à mes propres lèvres. Et ces voix — car il y en a plusieurs — me disaient de quitter le rivage, de me livrer à la mer caressante et bleue, me promettant de longues caresses et l'oubli de celle pour qui j'allais mourir. Elles me donnaient des rendez-vous dans les fraîcheurs mystérieuses des grottes invisibles, sur des mousses marines formant des lits naturels de velours très doux, dans un éplorement de perles pareilles à des larmes joyeuses.

Et je compris que c'était les antiques Sirènes qui n'avaient, au fond, qu'une immense et constante pitié pour les martyrs des amours tendres. Et, devant ce tableau exquis de femmes s'échevelant, en grappe vivante, le long de la pierre mouillée, je me suis rappelé ce matin-là avec une ineffable douceur.


AD. LALYRE


Emmanuel Benner 1890



BENNER

Dans la Grotte Verte

DANS la mystérieuse fraîchenr de la grotte que tapisse le velours humide des mousses, dans une vapeur d'émeraude qui semble le regard subitement attendri d'une pierrerie devenue vivante, au bord de l'eau opaque qui semble reflèter la profondeur verte d'une forêt pendue en l'air, avec le roc pour ciel comme l'avait le lac de Capri qu'ont empli d'horreur les séniles voluptés de Tibère, elle est debout, le corps frissonnant encore du baiser de cette

onde glacée dont sa chevelure alourdie et descendant sur ses épaules a gardé les ruissellements. Ses deux mains ramenées sur cette pesante toison qu'elle éponge entre ses doigts, elle dresse la blancheur éburnéenne de son corps dans ce décor sombre, l'emplissant, astre intérieur, du rayonnement de sa beauté, non pas virginale, mais aux chairs déjà meurtries par le baiser. Et elle semble goûter un mélancolique charme à ce grand silence que troublent seulement les gouttelettes d'eau tombant dans le gouffre comme des perles, à cette solitude qui ne laisse ouverte devant elle, qu'une lointaine fenêtre sur le tumulte des êtres et des choses.

Car, par une anfractuosité, par une déchirure de cette robe de pierre, par une fente de ce volontaire tombeau apparaît, au dehors, la lumière vibrante de la vie.

Derrière cette muraille, mais trop loin pour qu'on en entende la clameur, on devine que s'agite, sous le soleil, le flot humain si peu pareil à cette mer tranquille. Oui, là bas, sous la printannière floraison, sans doute, s'entend la gaîté des belles filles que poursuit le désir des amants et qui cueillent les premières roses. Là bas, chante l'éternelle chanson du mensonge d'amour et le bruit des baisers se mêle au frémissement des feuillages. Les ruisseaux passent emportant l'image du ciel, et le vol joyeux des oiseaux fait frémir l'âme du vieux Pan dans les branches. Par le contraste même, devient plus réel l'invisible tableau de ces fêtes dont le matin de l'année emplit les jardins et les

cœurs. Plus loin c'est la musique secrète des épithalames et la plainte voluptueuse des idylles sur les gazons fleuris d'hyacinthe et de violette.

Mais qu'importe à celle là qui est toute à son rêve, cette joie du dehors, qu'elle a, sans doute, connue et qui lui fait plus douce la mystérieuse tristesse de son souvenir ?

Elle semble savourer, comme une douceur, l'ombre de l'abyme qui s'ouvre au-dessus de sa tête et l'horreur du gouffre qui baille à ces pieds. Cependant, nul amant ne la viendra rejoindre dans cette solitude qui ferait l'Amour pareil au seuil de la Mort. On ne peut en effet, souhaiter un autre tombeau à quelque tendresse désespérée. La tentation serait, sans doute, trop forte à deux cœurs vraiment épris, de refermer à jamais sur leur dernier battement, ce linceul où l'éternel sommeil à deux serait si doux ! La sépulture d'Héro et de Léandre, elle-même, est banale auprès de celle-ci, aux flancs même de la terre qu'aucun pas ne troublera jamais.

Non ! le vague de son regard dans l'espace, qui ne lui ouvre cependant pas les infinis d'un horizon, ne dit pas l'attente de celui qui lui apporterait le suprême baiser où se fond l'âme. Elle est comme retournée sur elle-même, dans sa fixité ; il est pareil à une flèche qui, rebondissant contre l'obstacle, revient frapper l'arc lui-même qui l'a lancé, comme dans le lac qui reflète, non pas son image, mais de mystérieuses frondaisons. Son front s'est empli d'une vision que ce décor étrange lui impose, et comme les sta-

lactiques qui pendent certainement aux voutes invisibles de ce temple naturel, des idées s'y cristallisent et, comme son corps immobile, deviennent statues. Tout un monde se fige dans sa pensée obscure qu'emplit la floraison mystérieuse de gemmes naturelles, plus délicates et plus brillantes que les plus belles fleurs. Un printemps mystique s'épanouit dans son cerveau, plus admirable cent fois que ces printemps où s'épuise la monotonie de renouveaux toujours pareils. Des arbres chimériques, aux troncs de bronze, se couvrent de pierreries transparentes où courent des frissons d'or vert. Des gazons s'étalent en nappes étincellantes et diamantées par d'invisibles rosées. Elle demeure éperdue devant l'enchantement d'un paysage dont les antiques Paradis n'ont jamais égalé la splendeur.

Et qui sait ! Nos sentiments les plus divers ont de si étranges parentés !

Ce recueillement que nous prenions tout à l'heure pour l'attendrissement d'un souvenir n'est que l'approche d'une joie entrevue et prochaine. Le vert n'est-il pas la couleur sacrée de l'Espérance ? Ne serait-il pas l'emblème éternelle du Printemps, cet éternel paysage de l'Amour ?





MOREAU DE TOURS

Jeunesse

O *primavera ginventu del anno!* Comme a dit le poète cher à Jean Jacques. Le printemps demeure l'éternel décor de la jeunesse. Celle-ci ne s'épanouit vraiment, en effet, que dans les caresses des fleurs s'ouvrant et dans la musique des sources dont la paupière du givre à fondu sous les premiers soleils. Et c'est bien vraiment l'image de la Jeunesse que cette jeune fille aux cheveux dénoués

par le baiser flottant des brises, au torse nu, mais dont les pudeurs sacrées enveloppent encore les jambes du voile tombé de son front virginal, et qui, assise, non sur le velours humide des mousses au vert tendre, mais sur un rustique fauteuil d'osier, la tête penchée dans un enchevêtrement des feuillages, distraite dans sa rêverie, cueille les fleurettes sauvages qu'un hazard pousse vers ses doigts. A ces deux matins, celui de la Vie et celui de l'Aurore, le matin du Jour prête ses lumières transparentes et comme mouillées de soleil.

C'est le printemps! c'est le matin ! double réveil!
C'est le printemps! c'est le matin! Double jeunesse!

Elle ne rêve pas seulement dans cette solitude charmante, sous ces rideaux de verdure ou descend le jour timide et discret, mais elle murmure une chanson que les oiseaux seuls entendent, les oiseaux et moi, mystérieux confident de cette âme qui s'entr'ouvre avec les volubilis et les roses. Et c'est la sagesse qui chante à travers ses lèvres presque fermées, la sagesse qu'un instinct lui a, seul, apprise et que, plus tard, peut être, ses propres larmes écriront sur son chemin. Ecoutez la voix qui passe dans le frémissement des feuillages.

Amants qui suivez le chemin,
N'attendez pas que l'hiver renaisse!
Cueillez les fleurs à pleine main
Au temps fleuri de la Jeunesse.

Quand sur vous viendra se poser
Le vol pesant des jours moroses,
Les lèvres seront sans baisers
Et les rosiers sans roses.

*
* *

Sans voir où vos destins flottants
Entraînent la route suivie,
Sous la caresse du Printemps,
Fêtez le printemps de la vie.

*
* *

Soyez tristes! Soyez joyeux!
Vous goûterez les mêmes charmes.
C'est l'Aurore qui met aux yeux,
Comme aux penchants des lys, des larmes.

*
* *

Amants gardez-vous de guérir
Le mal charmant qui vous enivre.
Il n'est d'aimer que pour souffrir
Mais il n'est que d'aimer pour vivre.

Et tandis que sa bouche frémit à peine sur cet insensible murmure, autour d'elle les oiseaux font comme un orchestre à cette discrète mélodie. Les libellules aux ailes de vitre bourdonnent autour des buissons ; le vol doré des premières abeilles s'essaye au calice inviolé des lys, vibrant et ayant aussi sa musique enivrante. Et la source

prochaine dont on ne voit pas l'œil bleu mais dont on respire la fraîcheur, la source qui, comme la montagne lointaine, porte en elle un écho que les poètes seuls entendent, la source redit :

Amants qui suivez le chemin,
N'attendez que l'hiver renaisse.
Cueillez les fleurs à pleine main
Au temps fleuri de la Jeunesse!.




MOREAU TOURS
1890





LE QUESNE

La Légende de Kerdeck

Sur le fidèle sol de la terre Bretonne,
Sur la rive marine où les camélias
Devancent le printemps, o Toi qui m'oublias,
Veux-tu que nous goûtions les douceurs de l'automne ?
Dans un air embaumé dont la tièdeur étonne,
Sous l'ombrage fleuri des grands magnolias
Et du cèdre biblique où dormaient les Lias,
Dans un rève bercé par le flot monotone,
Veux-tu que nous passions les derniers de nos jours?
C'est là qu'est le pays des constantes amours

Dont a soif maintenant mon âme inassouvie.
Toi, qui portes la nuit sombre dans tes cheveux,
Dans tes yeux le soleil, c'est là, si tu le veux,
Que nous sera plus doux le déclin de la vie!

Oui, vraiment, Madame, c'est là, s'il vous plaît, que nous fuirons la ville bruyante, pour venir entendre chanter la mer qui berce les veillards du même air que les petits enfants. Vieillard, je le serai seul, en ce temps là, et vous n'aurez encore qu'un pied dans les mousses jaunies d'automne, quand les frimas d'hiver me seront montés jusqu'aux cheveux. Mais comme vous serez très bonne, étant encore très belle, vous écouterez complaisamment mes radotages et les contes que je vous ferai, les ayant appris des matelots de là-bas qui sont souvent des façons de poètes. Car la légende Bretonne est pleine d'amours mystérieuses, de miracles chrétiens, de saints glorifiés et de possédés du diable punis, très vivante et très variée, et c'est une des plus belles que le sentiment populaire ait conçues.

En attendant que j'en compulse les textes, écrits seulement dans la mémoire des vieilles gens, pour vous édifier scientifiquement en cette matière, regardez simplement avec moi l'image qui est mise sous vos yeux et où est traduite une des ces miraculeuses histoires.

Le paysage en est bien fait pour les aventures surnaturelles, n'étant composé que du ciel et de la mer, avec un coin abrupte de côte qui semble déchiré dans le sol et ne porte

aucune des cultures fleuries dont j'essayais de vous tenter tout à l'heure. Une lumière d'argent, presque lunaire dans sa limpidité vibrante et blanche, le baigne, et dans un grand remou des vagues qui couvrent à peine le sable de leur tumultueux clapotement, c'est comme un chœur de Sirènes qui s'ébat, chairs étincelantes de fraîcheur marine et de jeunesse, formes délicieusement rythmiques et qui semblent façonnées à la caresse des flots, chevelures dénouées brunes et blondes semant autour d'elles des perles et des fleurs, belles gorges nacrées de rose et d'azur pâle courant dans les veines, bras semblant chercher les étreintes voluptueuses, croupes rebondies que l'eau vient fouetter avec de plaisantes colères. C'est sûrement une évocation du monde païen et ces belles filles ont pour mère lointaine Vénus sortant du gouffre radieux sous le premier baiser du soleil et dans le ravissement des choses prosternées.

Que vient faire dans ce rêve olympien le tranquille bonhomme que coiffe le chapeau à larges bords où les Bretons pieux mettent une petite croix, la veste courte s'ouvrant sur les broderies d'un gilet à deux rangs de boutons égaux, et une façon de jupe courte servant de braies à ses jambes chaussées de bas noirs ? Ce nouveau et très moderne Saint Antoine n'a pas pour compagnon l'abject auteur de toute bonne charcuterie, mais bien un autre chœur de charmeresses qui le sont venu chercher, sans doute, au pied du calvaire paroissial où il disait mal sa prière.

Il faut reconnaître que c'est la surprise plutôt que l'enchantement qui se peint sur sa face naïve et qui joint ses deux mains, comme si le rosaire habituel venait de s'en échapper, mêlant ses grains aux perles de la mer. Quelque élan soudain de repentir l'arrachera-t-il à une mort que bien d'autres trouveraient douce, même jusqu'au seuil de l'enfer entrebaillé déjà ? Reprendra-t-il, tranquille, le chemin du vieux clocher, après l'épreuve mystérieuse ? Peut-être, car on sait que Dieu est miséricordieux indéfiniment. Mais j'imagine cependant, Madame, que s'il m'eut été donné de vous voir dans ce costume, votre image serait souvent passée ensuite entre mes yeux distraits et l'inutile page de mon livre de messe. Et puis, moi, au risque d'être damné, je vous aurai suivie dans l'abîme dont vous m'auriez fait un Paradis !





POUJOL

Dante aperçoit Paolo et Francesca de Rimini

Je parvins dans un lieu *muet de toute lumière* qui mugit comme la mer sous la tempête quand elle est battue par les vents contraires. L'ouragan infernal ne s'arrête jamais, entraîne les esprits dans son tourbillon, et les tourmente en les roulant et en les entrechoquant. Lorsqu'ils arrivent au bord du précipice, ce sont des cris, des sanglots, des lamentations et ils blasphèment la vertu divine. J'appris que par ce tourment sont punis les pêcheurs

charnels qui mettent la raison au-dessous du désir. Et comme en un temps froid, les étourneaux sont emportés sur leurs ailes, en troupes nombreuses et pressées, ainsi cette raffale emporte les mauvais esprits... »

C'est le séjour formidable qui nous est montré, empreint de cette terreur mystique où l'âme chrétienne semble avoir perdu le sentiment de toute justice et de toute réalité. Jamais plus effroyable en fut conçu le châtiment de la chair coupable d'avoir subi une loi inexorable, condamnée par avance, vouée aux supplices par la fatalité. Rien est-il plus monstrueux que cette punition de l'amour ?

Cependant, dans le tourbillon d'écume déjà traversé, par des flammes, le poète distingue deux ombres chastement enlacées. « — O âmes désolées, s'écrie-t-il, venez nous parler si nul ne l'empêche ! »

« Comme des colombes appelées par le désir, avec les ailes ouvertes et immobiles, volent à leur doux nid, à travers l'air, *portées d'un même vouloir*, ainsi les deux âmes sortirent de la foule où est Didon, venant à nous à travers l'air malfaisant, tant mon appel affectueux eut de force pour elles ! »

C'était bien vraiment le rôle du poète de consoler d'une plainte ces damnés augustes. L'iniquité de leur sort devait éclater davantage dans le récit si simple de Francesca contant leur tragique aventure. Vous vous rappelez encore

cet étonnant récit, mêlé de grâce emphatique et d'une incroyable naïveté.

« L'amour qui se prend vite aux nobles cœurs épris celui que tu vois du beau corps dont je fus dépouillée d'une manière qui me flétrit encore. L'Amour *qui ne fait grâce d'aimer à nul être aimé*, m'enivre tellement du bonheur de mon amant que, comme tu le vois, il ne peut pas m'abandonner. L'amour nous a conduits à la même mort! Le cercle de Caïn attend ainsi qui nous a ôté la vie... Nous lisions un jour, par passe-temps, l'histoire de Lancelot et comment l'amour s'empara de lui ; nous étions seuls et sans aucun soupçon. Plusieurs fois cette lecture nous fit lever les yeux, et nous décolora le visage. Quand nous lûmes comment cet amant si tendre baisa un sourire sur des lèvres adorées, celui-ci qui jamais ne s'est séparé de moi, me baisa sur la bouche... et *nous ne lûmes pas ce jour-là davantage.* »

J'ai passé le mot très dur où Francesca traite d'entremetteur l'ombre de cet infortuné Lancelot. Le roman de chevalerie me paraît le plus innocent du monde dans cette aventure. Ceux que guette la fatalité de l'amour n'ont pas besoin qu'on les amène l'un à l'autre. Ils y vont mûs par une force invincible et souveraine, celle qui dans la conception même du Dante, ne permettait plus à l'ombre de Paolo de quitter celle de Francesca et les rivait, l'un à l'autre, pour l'éternité. Éternité enviable s'il en fut, dans l'incertitude des destins!

Le livre lu à deux?... Eh qu'importe le livre! L'éternel auguste et divin entremetteur c'est l'air que nous respirons et qui nous apporte l'haleine de la bien-aimée, c'est le soleil qui nous chauffe dans le même rayon, c'est le grand bois qui nous conduit au bord de la même source, c'est l'âme des caresses, vibrante en nous, comme une lyre qui n'attend qu'un souffle pour résonner. C'est cette fleur intérieure qui nous oppresse et ne se peut épanouir que dans le baiser, c'est le printemps que nous portons en nous au temps glorieux de la jeunesse!

Si l'enfer est vraiment peuplé de ceux qui ont succombé à cette tentation de vivre — tout le reste n'étant ici-bas que le néant de la mort — malgré le noir tourbillon où nous voyons ces deux amants entraînés dans un torrent de soufre et de fumée vers un abîme qui les brisera, sans dénouer l'étreinte de leurs bras, malgré l'horreur de ce gouffre ouvert où la tempête les jette comme des alcyons blessés de la même flèche mortelle, j'estime qu'il est plus enviable que le Paradis où la tranquille voix des harpes, sous les doigts impeccables des séraphins, continuer le sommeil éternel des cœurs qui n'ont jamais aimé!







DAGONET

La Nuit

I

Cependant que la nuit, pensive sous un voile,
Pose son pied d'argent sur le tombeau du jour,
Et, d'une larme ardente, allume chaque étoile,
Pleurez-vous avec elle, ô mon unique amour ?
De votre cœur brisé sentez-vous les parcelles,
Brûlant d'un dernier feu, vouloir le réunir
Et monter dans l'azur comme des étincelles
Que fouette le vent sacré du souvenir ?

Sous vos pas allanguis entendez-vous la cendre
Crier nos bonheurs morts aux cieux indifférents,
Tous les bruits de la vie à l'horizon descendre
Et passer la lumière en rayons expirants ?
Sentez-vous, comme un lis qu'un souffle amer effleure
Votre front se pencher vers le tombeau du jour ?
Pleurez-vous avec moi, dans l'ombre où je vous pleure,
Comme la Nuit pensive, ô mon unique amour ?

II

La Nuit chemine et, sur ses pas silencieux,
La poussière d'argent des astres s'est levée
Tout le long de la route éternelle des cieux.
Vous gravirez ainsi la colline élevée
Ou fleurit mon amour, comme un lis ténébreux,
Vierge aux pas indolents que mon âme a rêvée,
Et, quand sur les sommets vous serez arrivée,
Des étoiles luiront sous vos pieds amoureux.
Car le jour m'a brûlé de feux que je recèle
Pour garder à la nuit sa jalouse étincelle
Et porter à la mort un baiser surhumain.
Cependant qu'elle vit ma douce bien aimée,
Seuls, vous baisez tout bas sa robe parfumée,
Grands bois agenouillés le long de son chemin.

Ainsi, tour à tour, la Nuit réveille dans notre âme, le souvenir qui pleure et le rêve qui cherche, par delà l'infini de ses ombres, le secret des éternelles tendresses. Sait-elle

la grande mélodie qu'elle répand en nous, détresse des amours perdues, vanité des espoirs à qui nous voudrions donner des ailes pour suivre le vol des astres dans l'immensité ? Ne le semble pas à la voir presque souriante s'apprêter à veiller, seule, sur le sommeil des mondes, soulevant le voile étoilé qui enveloppait ses brunes épaules, tendre, comme un oiseau qui va confier à l'espace ses pieds, tandis que le croissant symbolique, le grand arc d'argent pareil à une faucille, glisse de sa cheville à ses reins, la faisant pareille à une fleur que le fer va faucher Une grande impassibilité et une parfaite indifférence à nos bonheurs et à nos tristesses est dans le calme profond de son regard entr'ouvrant à peine les cils encore baissés de sa paupière, comme un rayon de lune glissant entre des roseaux. Elle est cependant Celle d'où nous viennent les joies infinies de l'amour et aussi la douleur lente des solitudes. Tandis qu'elle emplit le ciel de sa sombre envolée, ce sont des baisers et des sanglots qui rythment sa course sur le chemin fleuri d'or des étoiles.







Cte D'ASTAGNIÈRE

L'Aube

I

Comme une vierge au teint vermeil
Dans le jardin des cieux venue,
L'Aube ayant vaincu le sommeil,
Cueille les fruits d'or de la nue.

Dans l'azur, immense verger
Des constellations fécondes,
Elle passe d'un pas léger,
Laissant flotter ses tresses blondes.

Et les étoiles, tour à tour,
Aux plis de sa robes jetées,
Tombent, fruits célestes d'amour,
Dont nos âmes étaient tentées.

Déjà le dernier astre a lui,
Sa main partout s'étant posée ;
Un peu de mon sang, avec lui,
Perle aux doigts de l'Aube rosée !

La dernière goutte de sang
Que me laissaient les maux sans trêve,
Une main l'a prise en passant
Au verger profond de mes rêves.

II

Où vont les étoiles en chœur ?
Elles vont où s'en vont nos cœurs,
Au devant de l'Aube éternelle.
Mêlons notre âme à leurs rayons
Et sur leurs ailes d'or fuyons
A travers la Nuit solennelle.

L'ombre n'est, dans l'immensité,
Qu'un deuil au palais de clarté
Qu'ouvre la Mort comme une aurore.
L'ombre n'est que l'obscur chemin
Qui mène d'hier à demain,
Du soir au matin près d'éclore.

Suivons donc les astres sacrés
Qui du Jour montent les degrés
Des ombres dépouillant la chaîne.
Comme eux, vers la Mort nous glissons,
Et, comme eux, quand nous pâlissons,
C'est que la Lumière est prochaine !

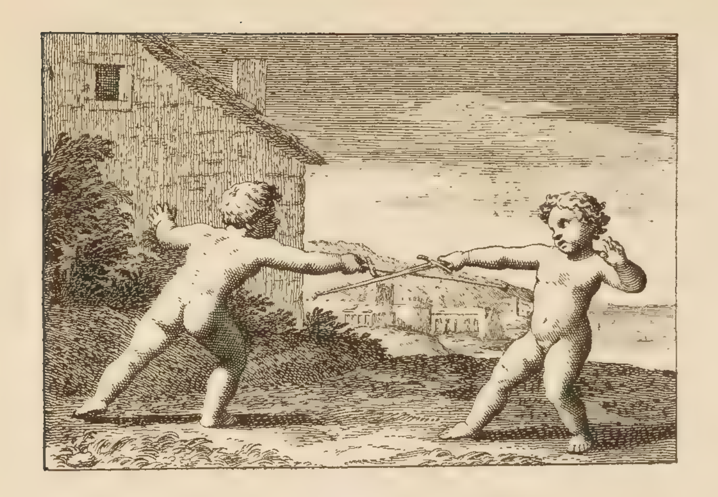
Devancière de l'Aurore aux virginales rougeurs, premier frisson du jour, à l'horizon, qui semble monter des ailes d'un cygne s'éveillant et les secouant à la surface tranquille d'un lac, apportant à l'âme l'impression des renouveaux, l'Aube à la chevelure de roses nuées est le symbole de l'immortalité des choses que ressuscitent les réveils. Elle est aussi l'adieu des amours cachées et proscrites de Juliette ; elle sonne à Roméo le glas des dernières tendresses. Tout est pourtant souriant dans son impassibilité de déesse et son vol s'ouvre dans le ciel, salué par un frémissement de joie !











MULOT

Armide

Ce n'est pas la première fois que l'art aborde la figure d'Armide.

Le Poussin s'en est inspiré deux fois, montrant, d'un côté, l'enchanteresse au moment de frapper Renaud de son poignard et s'arrêtant désarmé par sa beauté; dans l'autre toile, plus importante encore, la représentant transportant dans ses féeriques jardins le héros endormi

et lié par des guirlandes de fleurs. Je vois moins nettement l'épisode du poème du Tasse auquel le sculpteur s'est reporté. Mais qu'importe! Les figures de la plastique n'en demandent pas tant pour vivre. Celle-ci est Armide autant que la Diane de Falguière, l'an passé, était Diane. Nous ne lui demanderons pas son nom pour admirer le beau développement de son torse sous le bras tendu vers je ne sais quel rêve, l'harmonieuse inflection de ses hanches qu'épaissit voluptueusement une certaine et savoureuse maturité des formes; et sur ses épaules d'un noble dessin, le flot répandu de sa chevelure frémissante comme une saulaye au premier souffle d'orage.

L'Armide du Tasse d'ailleurs, comme l'Alcine de l'Arioste, porte un nom immortel et bien plus ancien. Homère l'avait autrefois appelée Circé. C'est l'enchanteresse fatale à toute vaillance, à tout effort généreux, celle qui endort le courage dans les âmes et fait des lâches avec les héros. Une nuance tout au plus, entre ces trois incarnations si profondément sœurs par la perversité des mêmes maléfices.

Circé représente surtout la débauche, le torrent large et fougueux qui emporte les illusions et les rêves à l'abîme; Armide figurerait plutôt la coquetterie, le ruisseau qui vous entraîne au même néant, mais entre deux rives fleuries de sourires; Alcine serait la volupté, le lac profond où l'âme s'endort sous de mortelles caresses, avec le regard des nénuphars aux yeux toujours ouverts. A vrai dire,

dans ce redoutable trio, c'est certainement celle que j'eusse préférée.

Dans toute femme il y a beaucoup d'Armide. Toutes savent nous charmer et nous faire souffrir par les inventions de leur esprit fécond en ressources quand il ne s'agit que de nous paraître plus désirables et plus belles. Fort peu, au contraire, savent réaliser l'idéal de tortures délicieuses que nous portons en nous, plus profondes parfois que des égratignures, et par où coule notre sang vraiment sous la rouge morsure des baisers. Celles là nous ouvrent l'infini dans la douleur, mais aussi l'infini dans la joie. Nous ne leur pouvons reprocher, quoiqu'elles nous aient pris, de nous avoir trompés. Elles nous ont donné le ciel, en échange, un ciel très voisin de l'enfer et nous avons, du moins connu le Capitole avant de descendre aux roches Tarpéiennes.

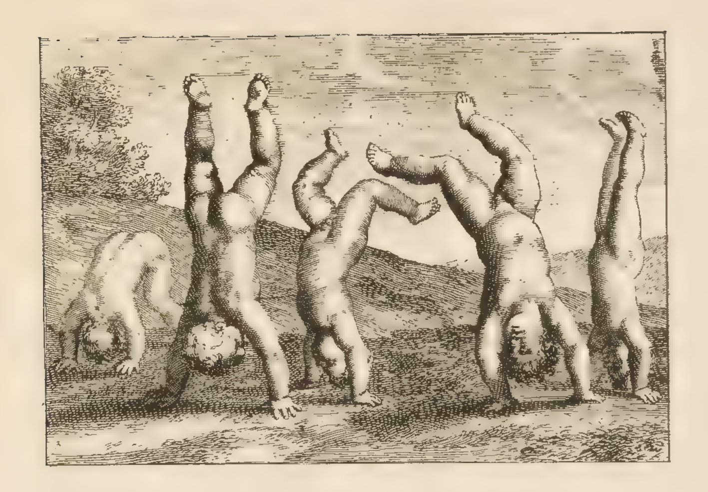
Ce n'est pas avec la splendeur des jardins enchantés, comme Armide, qui est redoutable charmeresse nous conquièrent à leur caprice. Ce n'est pas sous la caresse des roses qu'elles nous y emportent pendant notre sommeil. Plus redoutable est leur magie et plus pareille à celle de Simète la Syracusaine dont Théocrite a immortalisé les sauvages amours. On ne trouverait pas le symbole cruel des passions qu'elles mettent en nous dans les promenades de Renaud àtravers les allées d'un beau parc dont l'ordonnance a inspiré plus tard, le génie de Le Notre. Les cruelles que je

veux dire nous emportent en pleine mer, sous l'orage traversé d'éclairs, avec, pour lit, le flot qui hurle et demande sa proie.

Mais que ce chemin des voluptés profondes, semé de ruines et tout rougi de sang, vaut mieux que les sentiers ridicules où nous conduit la main, non pas d'une femme, mais d'une fée, à travers des surprises qui sont mieux faites pour nous distraire de l'amour que pour en entrer le couteau dans notre cœur. Un peu puérils, n'est-ce pas, les enchantements d'Armide ?

Mais pas puériles du tout — et seule source réelle d'enchantement — les splendeurs de sa personne nue, son beau corps de déesse antique dressant, sous le ciel, l'immortelle et toujours triomphante image de la beauté.





GARNIER

Amazone Combattant

Une actualité cruelle fait revivre, pour nos esprits, la légende des Amazones. Dans ce Dahomey lointain où le sang fraternel vient de couler, les femmes portent l'armure farouche et c'est sous les coups d'Amazones nouvelles que nos soldats sont tombés.

Mais celles-là n'ont pas la beauté qui fait pardonner même à la mort. J'ai vu leurs images et plutôt ressem-

blent-elles à des guenons qu'à des filles d'Eve, monstrueuses dans leur nudité sans charme que recouvrent mal quelques oripaux.

Celle qui nous est montrée est d'un autre type, celui que notre rêve épris d'antiquité a caressé souvent. Debout pour le combat, défendant sa gorge de déesse d'un bouclier d'écaille, un javelot dans l'autre main, quelque chose est resté en elle de la Vénus Victrix, impérieuse et fatale. Il semble que ses armes sont, bien moins, cette pique et cette cuirasse volée à une tortue que le regard de ses yeux, le charme cruel de sa bouche, la caresse farouche de sa chevelure faisant à ses épaules comme un manteau d'or.

Ah! pour nous vaincre, la Femme n'a vraiment pas besoin des attributs autrefois chers à Bellone. Ceux qu'aimaient Cypris lui suffisent amplement.

Car, dans la pensée Grecque surtout laquelle donnait à l'Amour son caractère vraiment au-dessus de toutes les choses humaines, le combat demeurait éternel entre la Femme toujours victorieuse de l'homme toujours vaincu. Quelle plus invincible Amazone que cette Hélène que les baisers de Faust viennent de ranimer, parmi les ruines de la bibliothèque d'Alexandrie, dans l'admirable poème de Futura, que celle qui combattit Alexandre sur les bords glacés du Cydnus ! Par Hélène et pour Hélène plus de sang fut versé que dans vingt batailles et Ilion, la ville sainte, croula dans les flammes.

Or, comme l'a fort bien faite Vacquerie dans sa haute conception, Hélène est immortelle. Elle a porté d'autres noms dans l'histoire, voilà tout.

Et pour quelques unes dont la mémoire des hommes a gardé les noms que d'Hélènes obscures qui n'en ont pas moins causé des deuils et d'innombrables funérailles !

Comme dans les tragédies antiques, la Femme est l'instrument du destin.

Si cruel que soit celui-ci, nous aurions tort de nous plaindre, pensant de quelles délices notre vainqueur enveloppe notre défaite, de quelle volupté notre bourreau console notre supplice. Qui sait de quel charme mortel s'étourdit et se grise le papillon nocturne volant obstinément pour consumer, à la flamme, le velours de ses ailes sombres ? Qui sait, dans le monde des abeilles où le mâle est massacré aussitôt qu'il a fécondé la ruche, quelle force mystérieusement douce le fait voler au-devant de cette torture ?

Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie

dit un vers charmant de Lafontaine.

Mourir par la femme est la plus douce des morts, en effet, la plus logique et la seule qui vaut qu'on aille au-devant d'elle.

Alexandre manqua certainement de courtoisie en envoyant des soldats contre les belles révoltées qui ne le voulaient pas reconnaître pour maître, ayant en cela raison,

puisqu'elles étaient femmes. Je vous avoue que, si j'avais fait partie du corps expéditionnaire qu'il expédia à l'attaque contre elles, j'aurais très probablement déserté. Ce n'eut pas été, au moins, dans le futil souci de sauver ma vie, mais bien de ne pas commettre un sacrilège. « Il ne faut pas frapper une femme même avec une fleur » a écrit ce génial galantin de Michelet. Le trépas vaut mieux qu'ensanglanter, de sa propre main, ces belles chairs faites pour les baisers, non pour les blessures. Je me serais rendu, vous dis-je, en cette occurrence.

Amicus Cato, magis amica veritas!

dit le vieux proverbe latin.

Alexandre était certainement un grand maître. Mais un plus grand maître encore, c'est l'Amour.









SOUCHETET

Papillons et Fleurs

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents ! je reste,
Tu t'en vas.

Pourtant nous nous aimons; nous vivons loin des hommes,
Plus heureux.
Et nous nous ressemblons; et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux.

Pour n'avoir plus qu'une âme en nos amours fidèles,
O mon Roi,
Ou prends racine en terre, ou donne-moi des ailes
Comme à toi !

Ainsi dit une chanson de Victor Hugo, avant celle des Rues et des Bois, dans un de ses premiers livres dont on a trop oublié la grâce émue pour ne plus admirer que l'Homère de la *Lég ende des Siècles.* Ces vers ne sont ils pas exquis, et ne reviennent-ils pas à la mémoire, dès qu'un sujet auquel ils se puissent appliquer passe sous les yeux.

Mais le papillon, malgré sa réputation volage, n'aime pas toutes les fleurs. Toutes celles qui viennent avant le soleil, jonquilles, anémones, violettes, renoncules, ignorent le frisson amoureux et la caresse de son aile. Aussi ne voyez vous pas que toutes ont l'air mélancoliques et semblent regarder avec des yeux tristes de vertales qui ne connaîtront du feu sacré que son culte mystérieux, mais non par la divine brûlure.

A vrai dire le papillon n'est vraiment épris que de la rose et l'attend pour secouer la poussière de son tombeau comme un nouveau Lazare. A peine la coque de sa chrysalide brisée, c'est à elle qu'il accourt par le chemin bleu de l'air, maladroit encore dans son vol, impatient comme un timide, et il palpite en la touchant, comme si une griserie soudaine l'enveloppait. Puis il s'ouvre comme un livre où sont écrits mille choses tendres, dans la langue obscure

que parlent les insectes et les fleurs. Et à la rose il ne survit guère, emporté dans le même souffle d'automne qui l'effeuille. Rarement nous avons vu naître les papillons, mais souvent nous les voyons mourir.

C'est un des spectacles qui ont le plus ému mon enfance. Je vois encore sur le sable, dans la tiédeur du dernier soleil, un grand papillon blanc que ses ailes ne pouvaient plus soutenir et qui en déchirait le velours aux feuilles sèches roquevillées comme les serres d'or d'un oiseau de proie. Et c'était grand pitié que son agonie toute secouée d'efforts désespérés vers l'air et vers la lumière. Cependant un rosier était près de là dont les dernières fleurs s'éparpillaient aussi, parmi celles des arbustes voisins, toutes parfumées encore et ayant comme une odeur de baisers d'adieu. C'est sous cette ombre que le papillon acheva de mourir et s'endormit. Le lendemein, une rose était encore ouverte au rosier, que la rosée avait toute mouillée et qui, penchée sur le petit cadavre, semblait pleurer.

La fleur vivante qui nous est montrée dans cette image, est donc une rose ; la Femme ne saurait en effet, être mieux symbolisée, toute splendeur étant en elle comme dans la rose. Celle-ci n'est encore qu'un bouton à peine épanoui. L'amant inconnu lui vient cependant, par la route azurée des nues et un frémissement d'attente est dans tout son être. Elle a comme une appréhension délicieuse des caresses qui, tout à l'heure, palpiteront sur ses épaules et, pudiquement, ramène-t-elle ses deux mains blanches sur sa

gorge comme pour la défendre par avance. Ce n'est pas l'approche encore frileuse du zéphyr qui vient ainsi, l'aile chargée des fraîcheurs du ruisseau, qui la fait aussi frémissante, mais le souffle du bien aimé qui met déja sa tiédeur dans tes cheveux.





GERVAIS

Vespera

Sœur de Vesper, aimée des bergers, toi qui, des voiles tombant de la nuit, dégages la blancheur argentée de ton corps d'étoile, serais-tu le premier pleur figé comme un diamant dans le lapis sombre du ciel nocturne, de Celle qui me montra, un soir, du bout de son doigt d'ivoire ourlé de roses par le luisant de l'ongle, ce qu'elle souhaitait le plus au monde. Veux-tu que je te conte cette aventure? La voici :

Assis au revers d'un chemin,
— L'ombre en noyait les avenues. —
Tout seul, et, la main dans la main,
Je baisais ses épaules nues.

Blanche, la lune se levait,
— L'ombre en redoublait son mystère;
Au moindre souffle tout avait
Des frissons d'amour sur la terre.

Et je respirais ses cheveux.
— L'ombre en buvait l'odeur suave ; —
Et lui disais : ce que tu veux,
Je te ferai, moi, mon esclave !

Te faut-il la fleur du rocher ?
— L'ombre emplissait le précipice : —
Je mourrai pour te la chercher
Mais dicte-moi le sacrifice !

Veux-tu tout le sang de mon cœur?
— L'ombre en pressait le flot rapide ; —
Si l'Amour ne me fait vainqueur,
Du moins, il me fait intrépide.

Parle et vers moi tourne tes yeux...
— L'ombre y palpitait comme un voile —
Mais elle, regardant les cieux,
Me dit : je voudrais être étoile.

La plus lointaine du ciel clair,
— L'ombre en vain semblait les confondre. —
Son doigt restait fixé dans l'air,
Je le suivais sans rien répondre.

Alors, de sa plus tendre voix,
— L'ombre en allanguissait le charme ; —
Ami, l'étoile que tu vois
La bas, c'est ma première larme!

Toute femme, avec ce trésor
Laisse choir la fleur de son âme,
Sa pureté luit dans cet or
Son cœur brûle dans cette flamme !

Que de bonheurs perdus je pleure en toi, ô Vespera !






VESPERA





MATRET

Oreda

Celle-ci n'est pas la nymphe des idylles éternelles, celle qu'Henner nous a montré souvent dans un paysage riant, au bord d'un lac où descend l'image du ciel, goûtant, avec des compagnes, la fraîcheur du jour déclinant, lequel n'est plus à l'horizon qu'un frisson d'or. Elle ignore la douceur des gazons où les fleurs mettent de petites taches de pourpre et d'azur, la caresse des roseaux vibrants comme des cordes de lyre.

C'est la nymphe farouche des montagnes, dont l'œil, comme celui des grands aigles, fixe de plus près le soleil, qui, la nuit, pour rideaux à sa couche rude et rocailleuse, n'a que l'aile sombre et dentelée des grands sapins mugissant dans le vent ; celle qui ne poursuit pas le cerf léger jusqu'à l'étang mortel où se raidiront ses membres lassés, mais bien l'ours avide de miel et creusant de ses défenses l'écorce des arbres d'un vert sombre. Quand Diane, sur son char lumineux aux essieux d'argent, la contemple, pendant les nocturnes affûts, elle ne songe plus à Endymion, mais savoure la fierté d'être ainsi servie.

Celle-là n'a jamais connu la douceur des forêts ensoleillées et des plaines d'or, écouté la plainte amoureuse des bergers soupirant sur leurs pipaux. Les rudes pâtres qui mènent leurs troupeaux jusqu'au seuil des glaciers s'ouvrant comme des yeux sur le ciel, ont le cœur glacé comme les membres et n'ont pas d'autres amoureuses que les étoiles qu'ils contemplent longtemps, immobile; comme les devins de Chaldée.

C'est à cette chasteté particulière des Oréades qu'il faut attribuer, sans doute, ce fait, que rien, sans les montagnardes d'aujourd'hui, ne rappelle leur race et n'y revendique son origine. Les filles des montagnes sont, au contraire, dans tous les pays où je les ai rencontrées, les moins sauvages du monde, très douces et accueillantes, hospitalières aussi. Une mélancolie très particulière habite

leurs regards où se sent la profondeur des solitudes ; tandis que, nettement, filles de Vénus, les filles des plages ont, dans leurs yeux, le mystère cœruléen des grandes mers toujours prêtes à s'emplir de funérailles, les tons perfides et changeants où ne passe que l'image du ciel reflétée dans le mensonge du flot, les montagnardes ont je ne sais quoi de replié en soi, de méditatif et de rassurant pour qui les aime.

Ce sont des hôtesses frileuses du foyer que ne tentent que les traversées lointaines. Les arrache-t-on aux terres natales, si rudes que soient celles-ci, elles ne se guérissent pas de leur regret et languissent comme les fleurs sauvages qu'on enlève des creux des rochers et qui, dans un sol meilleur, sous les soins passionnés, dépérissent toute fois. Et quel charme cependant ce serait d'en peupler les jardins ! Car elles sont charmantes, entre toutes, ces petites fleurs qui avaient leur racine dans les pierres et qui meurent de n'en plus sentir la morsure.

Rien de la farouche chasseresse qui nous est montrée, interrogeant du regard le vol des vautours, et tenant dans la main, l'arc et les flèches qui en abattront le vol ensanglanté, n'est donc demeuré dans les calmes habitantes des sommets qui semblent avoir gagné, dans le voisinage du ciel, on ne sait quelle angélique et mystérieuse fidélité.

J'ai fais bien souvent le rêve d'en prendre une pour compagne, dans les paysages lointains du nord qu'enveloppe la lenteur des aurores pourprées, là où l'on chante :

O soleil, verse ta lumière
Sur les blancheurs du lac Orra,
Et, sous l'aurore, la première
Ma bien aimée y descendra.

Elle dira notre amour tendre
Et qui des jours brave l'affront,
Si doucement que pour l'entendre,
Les oiseaux du ciel se tairont.

Et dans l'ombre des pins farouches
Où le loup rôde et que l'ours mord,
Sans avoir désuni nos bouches,
Nous reposerons dans la Mort !





MAYER

Le Réveil

O belle fille qui, les yeux encore tout pleins de rêve, le corps allangui des tièdeurs de ta couche ou des étreintes dénouées, étires tes bras blancs et croises tes doigts fuselés au-dessus de ta tête, Toi qui est pareille, par la blancheur, à l'Aube dont un grand rayon de soleil vient de déchirer les draps candides, Toi qui, selon les beaux vers de Moschus, aimeras demain parce que tu as aimé hier, écoute ce que

je chante au matin qui nous enveloppe de la même caresse :

Comme une floraison de lis,
Monte des horizons pâlis
Une Aube aux langueurs d'amoureuse.
Devant ses appats nonchalants,
Le rideau des nuages blancs
S'ouvre et son lit d'azur se creuse.

Les collines, sous ses beaux seins,
Se frangent, moëlleux coussins,
D'une vapeur de mousseline;
Et, sur l'oreiller, que lui font
Les brumes au duvet profond,
Sa tête se pâme et s'incline.

Pâle amoureuse du soleil,
Voici que ton époux vermeil
Bondit, superbe, sur ta couche,
Et que tu t'en fuis du ciel bleu ;
Car son premier baiser de feu
A brûlé ton âme à sa bouche.

Sur le grand mont échevelé,
Le sang de ta lèvre a coulé,
Teignant son faîte en rose pâle ;
Et, du bord du ciel éperdu
Un fleuve d'or est descendu
Emportant ton beau corps d'opale

Mais, quand il reviendra, le soir,
Au lit de l'horizon s'asseoir,
Le Dieu farouche et solitaire,
La mer s'emplira de sanglots
Et le soleil, à larges flots,
De son sang rougira la terre !

Oui, Toi qui est pareille à l'aube, Toi qui, comme elle sors sans doute des bras d'un mystérieux amant, ne t'abandonne qu'à demi à l'enchantement des choses frémissantes sous le renouveau de la vie. La vie était plus intense et plus profonde dans les bras de celui que tu as quitté et qui ne s'ouvriront plus pour toi que le soir, quand se refermera sur vous le rideau complaisant des ombres. Pour ceux que l'amour a fait siens — et je me plais à croire que tu es du nombre, belle inconnue — tout ce spectacle admirable des choses à leur réveil, du ciel s'illuminant, des eaux reflètant son image, des arbres où le chant des oiseaux renaît, des sources où renaît le reflet fleuri des rives, tout cela n'est rien auprès de ce que la nuit seule enferme d'obscures délices. Tout cela n'est rien auprès du rêve où l'on descend ensemble, auprès de la musique divine des baisers!





